

Franck lepage

« Inculture(s) »

- 1 -

*« L'éducation populaire, monsieur, ils n'en ont pas voulu »
ou
une autre histoire de la culture*

*Représentation
Du 25 octobre 2006
A Bruxelles
A l'occasion du 60^{ème} anniversaire
des CEMEA*

Sur scène, une table bistrot et une chaise. Sur la table un nez de clown, un verre d'eau, un téléphone portable, et deux jeux de fiches bristol dont on découvrira l'usage plus tard dans le spectacle. L'un des jeux est constitué de cinq fiches, et sur chacune est écrite l'un des mots suivants : Aliénation, Domination, exploitation, révolution, lutte des classes. L'autre jeu est constitué d'environ seize fiches : partenariat, projet, Lien social, Habitants, Acteurs, Développement, Mondialisation, Local, Citoyenneté, Interculturel, Démocratie, Diagnostic partagé, Contrat, Evaluation...

(Le personnage entre en scène. Il est vêtu en jardinier du dimanche : chemise hawaïenne à manches courtes, Short-bermuda, bottes en caoutchouc, chapeau de paille. Il tient un poireau dans une main et un arrosoir dans l'autre.

Introduction : Sur la culture

Mesdames, Messieurs, bonsoir... ceci est un poireau.

Alors, se pose tout de suite une question : est-ce un objet de *culture* ? (*en montrant le poireau*) vous allez me répondre : « Oui-oui : de culture des poireaux ! » Ce n'est pas la question que je vous pose, comprenez bien... !

Chez moi, en France, si vous demandez à quelqu'un si ceci est un objet de culture, il vous répond tout de suite : « Ah non-non, pas du tout, cela n'a rien à voir ! » Parce que nous avons quelque chose qui s'appelle « La Culture ». Ça date d'après la deuxième guerre mondiale. Et la France a été le premier pays à oser importer dans une démocratie le concept de ministère de la culture, inventé par des pays assez peu sympathiques.

Depuis on dit « La » cul-tu-re. Au singulier. Je sais que cela va vous paraître idiot, mais on a ça... LA CUL-ture ! ou si vous préférez La culture avec un grand CUL ! Vous voyez ?

Chez moi tout le monde comprend que cela n'a rien à voir avec les poireaux ! Vous rencontrez un gars dans la rue :

- « Tiens, bonjour, qu'est-ce que tu fais ? »
- « Je suis dans La Culture. »
- Alors, le type vous regarde de haut en bas et il constate : « Ah Oui-oui, en effet... ».

Aujourd'hui, j'habite en Bretagne et je suis dans la culture des poireaux, avant, j'habitais Paris et j'étais dans la culture tout court. La culture avec un grand Cul. J'habitais Paris... Pour être précis, je cultivais des pauvres. Essentiellement. J'étais dans la culture des pauvres, et maintenant dans celle des poireaux et je connais beaucoup plus de succès dans la culture des poireaux que dans celle des pauvres ! j'ai considéré qu'il y avait assez de pauvres comme cela et que ça n'était plus la peine de les cultiver. J'avais compris que la culture, ça sert à reproduire les pauvres, pas à les supprimer. On dit aussi que la culture ça sert à reproduire les rapports sociaux. Moi j'en eu ai marre de les reproduire.

Il m'est arrivé cette chose terrible : J'ai arrêté de croire à la Culture. Alors j'ai quitté Paris. Quand vous êtes dans la Culture, vous habitez Paris. C'est là que sont tous les cultivateurs chez nous

Je ne souhaite ça à personne... Vraiment. C'est une expérience terrible. A 7 ans, j'avais déjà perdu le Père Noël. A 18 ans, j'avais arrêté de croire en Dieu. Déjà, vous devenez beaucoup plus seul, mais alors à 47 ans, j'ai arrêté de croire à la culture ! Je suis devenu « athée culturel », je ne sais pas trop comment dire... J'avais fini par me dire que c'était une religion...la religion de la gauche, en somme. Vous vous retrouvez très seul.

Vous perdez d'abord tous vos amis de la gauche bien pensante, Vous me direz qu'il reste la gauche pensante... mais c'est beaucoup plus à gauche ! Tôt ou tard vous perdez tous vos amis socialistes, ensuite vos amis communistes refusent de vous serrer la main... Puis, les trotskistes changent de trottoir et il vous reste assez peu de monde. Il vous reste les poireaux !

C'est ce qu'il m'est arrivé. Et c'est l'histoire que je vais vous raconter.

Quand je dis « J'ai arrêté de croire à la culture », entendons-nous bien, c'est idiot comme phrase ! Non, j'ai arrêté de croire, pour être très précis, en cette chose qu'on appelle chez nous « la démocratisation culturelle ». C'est l'idée qu'en balançant du fumier culturel sur la tête des pauvres, ça va les faire pousser, vous voyez ? Qu'ils vont donc rattraper les riches !

Voilà, c'est à ça que j'ai arrêté de croire.

Je faisais ça dans les banlieues, c'est là qu'ils sont souvent, les pauvres... Et donc, je leur balançais des charrettes d'engrais culturel. Essentiellement sous forme d'art contemporain. Et de « création ». Il y a beaucoup de fumier dans l'art contemporain. De la danse contemporaine, du théâtre contemporain, de la musique contemporaine. Alors, l'idée, c'est que les pauvres allaient pousser... et rattraper les riches. C'est l'idée de « l'ascension sociale » par la culture

C'est à cela que j'ai arrêté de croire.

Cela m'est arrivé en parapente. Je ne sais pas si vous avez déjà fait du parapente ? L'idée du parapente, pour ceux qui ne connaissent, ce n'est pas de descendre, c'est de monter. Quand vous descendez en parapente, vous faites « AAAAAH ! Pouf. » Alors, c'est pénible, faut remonter à pied... ou trouver un riche avec un 4*4.

Pour monter, on essaye d'attraper ce qu'on appelle « des bulles thermiques ». J'explique rapidement : ce sont d'énormes bulles d'air chaud qui montent. Voilà. Le soleil chauffe un champ de blé et à côté, il y a un champ d'herbe et à cause de la photosynthèse l'herbe absorbe le rayonnement solaire, et l'air reste froid. L'air chaud et l'air froid ne se mélangent pas sans quoi il n'y aurait pas d'orages, mais de l'air tiède ! et au bout d'un moment, l'air froid finit par rentrer sous l'air chaud. Et décroche une espèce de gigantesque masque visqueuse d'air chaud. Pof ! Ca se met à monter à 7-8 mètres/seconde.

Vous pouvez les repérer ces bulles d'air chaud, parce que quand elles arrivent au plafond, à 2 milles mètres environ, elles forment un mouton. Quand vous voyez dans le ciel un mouton, en fait, c'est la fin d'une bulle... On les repère avec les oiseaux, aussi. Si vous voyez des oiseaux qui sont en train de planer, de tourner sans rien faire, c'est qu'en fait ils sont en train de monter dans une bulle ! Alors là, vous foncez les rejoindre ! Si vous voyez des oiseaux en train de battre des ailes comme des fous, vous les laissez tomber ceux-là : ils sont en train de chercher une bulle !

Et donc, j'étais rentré un jour dans une bulle thermique par le bas de la bulle, vous voyez ? *(il présente son avant-bras et sa main gauche, parallèle au sol)* Et il y avait un autre parapentiste qui était rentré par le haut de la bulle. *(il présente son avant-bras et sa main droite, parallèle à la main gauche, mais plus haut)* Bon, vous imaginez : moi, je suis le pauvre et lui, c'est le riche... Et vous imaginez que l'air chaud, c'est la culture, donc l'ascenseur social. Regardez bien... *(ses deux mains montent en parallèle, sans se rejoindre)*

Hé oui : le riche se cultive aussi.

L'idée était pas bête, au début : « On va cultiver les pauvres ! » Oui, mais les riches, ils n'attendent pas pendant ce temps-là, si vous voyez ce que je veux dire ?

Vous imaginez des riches : « Fichtre, des jeunes pauvres se cultivent dans nos banlieues ! Attendons-les. N'allons plus faire d'études, n'achetons plus aucun livre, jetons nos ordinateurs ! Comme ça, ils vont nous rattraper (la théorie du rattrapage) et alors, quand ils nous auront rattrapés, ça sera une société égalitaire : on partagera l'argent, les postes à responsabilités, tout ça... ! »

Oui, alors, j'ai arrêté de croire que ça marchait comme ça.

Donc, j'ai quitté Paris. Je n'avais plus rien à y faire. Et je suis allé m'installer en Bretagne, où je me suis mis à élever des petites choses comme ce poireau. Quand j'essayais de cultiver des pauvres, je me tapais bide sur bide, depuis, je ne connais que des succès ! Je trouve cela beaucoup plus gratifiant !

Alors, on va parler un peu de cela. Détendez vous, cela n'a pas commencé. Quand le spectacle commencera je vous le dirai. En fait il y

aune très longue introduction d'environ une heure et demie et un tout petit spectacle de rien du tout au bout. Si vous ne voulez voir que le spectacle, vous pouvez aller fumer au bar et revenir dans une heure et demie.

Autre chose :

Si vous avez des téléphones portables et si vous les avez éteints, je vais vous demander de les rallumer, s'il vous plaît ! Nous sommes dans un spectacle de gauche, voire pire, et donc on va arrêter de jouer à l'aliénation avec ces trucs-là : on les a voulus, on les a, on s'en sert tout le temps ! Donc, si vous avez des gsm, je vous le demande : rallumez-les. D'abord, on va comparer les sonneries, ça va être rigolo comme tout ! Et puis alors, faites-moi confiance, si ça sonne, ne vous précipitez pas dessus : allumez-le, décrochez, moi je bois un petit peu d'eau... Vous décrochez à l'aise, vous expliquez la situation à votre interlocuteur : « Je suis dans un théâtre. » Le type, il ne vous croit pas de toutes façons... Et là, vous lui proposez : « Est-ce que cela te ferait plaisir de te faire applaudir par deux cents personnes ? » Et là nous, en hurlant son nom, on applaudit comme des malades ! Vous le demandez en mariage, tout ça, enfin bref... Et on se prouve comme ça que, par la grâce du collectif, on peut transformer une aliénation en jubilation. Allumez vos portables, par pitié !

Nous ferons peut-être un entracte, cela va dépendre de vous. Si vous êtes captivés, j'enchaîne, si vous vous rasez, je proposer un entracte pour que ceux qui s'ennuient puissent filer en douce. Je tiens à vous prévenir que cela va être un spectacle prodigieusement ennuyeux.... D'ailleurs, si moi aussi je m'ennuie.. il n'est pas exclu que je m'en aille en cours de spectacle.

Sur la durée.

Ca va durer environ deux heures, qui est la durée d'un spectacle de théâtre. Quand vous êtes dans un spectacle de deux heures, c'est que vous êtes au théâtre. Si vous êtes dans un spectacle de cinq heures, six heures, sept heures, huit heures ou plus de huit heures, alors ce n'est plus du théâtre, c'est de la *culture* ! Ce n'est pas la même chose. C'est même le contraire. Le théâtre, ça consiste à faire semblant, à faire « comme si »... La culture consiste à faire « pour de vrai ». C'est pour ça souvent que ça dure longtemps, d'ailleurs !

Pour vous donner un ou deux exemples... Pour ceux qui connaissent, il y a un endroit qui s'appelle Avignon, en France, où tous les cultivateurs se réunissent une fois par an. Il y a deux ans de ça, il y a eu un petit scandale... Enfin, un scandale gentil, hein, qui a agité tout Avignon... Un Belge, un gars de chez vous, comment on appelle ça ? Un flamophone ? Un flamand ? Enfin, un Belge de droite, quoi ! Qui s'appelle Yann Fabre avait monté un spectacle, qui n'était pas du théâtre. C'était un spectacle culturel... Et à un moment dans le spectacle, ses acteurs faisaient pipi pour de vrai, au milieu de la cour d'honneur du Palais des Papes. Ils faisaient pipi vraiment, vous voyez ? Alors, ça, c'est de la culture. C'est-à-dire que ça mérite une subvention colossale du Ministère de la Culture parce que c'est une « vraie prise de risque artistique ». Il y a un « courage de l'artiste » que n'ont pas les gens de théâtre. Les gens de théâtre font semblant. *Théâtralement*, d'ailleurs, ça n'aurait aucun intérêt ! Comprenez que si je voulais vous faire comprendre, théâtralement, que je fais pipi, je me tournerais comme ça, je ferais semblant... Je ne la sortirais pas ! Puis je ferais le geste de me secouer, et vous auriez tous compris, tous ! Avec le geste ! Mais je ne ferais pas *vraiment* pipi, là, par terre ! Alors que si j'urinais vraiment, ça serait de la culture. Et là, je pourrais demander de grosses-grosses subventions au Ministère de la Culture, chez nous !

Vous allez me dire : « Ca ne sert à rien ! ». Si, bien sûr : la culture est une formidable démonstration politique de *quelque chose*.

Cela manifeste de la *liberté d'expression*... Mais une liberté d'expression très-très facile, pas dangereuse, à bon compte. Ca manifeste, en fait, de la démocratie. Ca fait croire qu'on est en démocratie. Comprenez-bien que si un type peut faire pipi par terre et que c'est subventionné par un ministère, c'est donc que c'est une démocratie. Un pays totalitaire n'encouragerait pas cela !

En fait le capitalisme a compris l'intérêt qu'il y avait à récupérer les méthodes totalitaires et notamment de créer une culture officielle, contrôlée, qui consiste à nous faire croire à la démocratie, sans avoir besoin de la pratiquer. Cela s'appelle la culture.

Cela rend la question démocratique très facile ! Il suffit d'ouvrir sa braguette et on est en démocratie ! Si vous pensiez que la démocratie, c'est beaucoup plus compliqué que ça, que cela consiste à prendre un vrai risque de liberté d'expression pour dénoncer le fonctionnement d'institutions réelles... Alors, vous vous êtes fatigués pour rien : il suffisait de faire pipi et puis, voilà !

Si, par exemple, au milieu de la cour d'honneur du Palais des Papes, vous voulez déclamer que l'office public des HLM du Vaucluse a une politique d'attribution des logements aux Arabes qui fabrique de véritables ghettos là-bas... Alors, pour ça, vous n'auriez pas de subvention du Ministère de la Culture ! Parce que ça ne serait pas considéré comme de la liberté d'expression. Alors que faire pipi, oui.

Bon.

Et donc, c'est entre autres à ça que sert la culture. Et l'art « comptant pour rien » aussi. On va y venir. On va en parler.

Vous allez trouver que c'est un peu poujadiste comme début de spectacle. Enfin, « poujadiste » ! Je veux dire un peu néo-nazi, quoi ! Un type est venu me voir un jour, à la sortie du spectacle, il m'a dit : « Frank, j'aime beaucoup-beaucoup ton travail - il était tout en noir – chez nous, les culturels, ce sont des curés. « j'aime beaucoup-beaucoup ton travail, simplement je ne suis pas trop d'accord avec tes attaques contre l'art contemporain parce que, vois-tu, Hitler détestait l'art contemporain. » Et donc, immédiatement, je me suis senti néo-nazi. C'était très gênant, quand même ! Et il m'a dit : « Tu comprends, grâce à moi – (parce qu'il balance de l'art comptant-pour-rien dans les quartiers) - Madame Michu, elle peut s'intéresser à l'art contemporain ! ».. Et j'ai failli lui demander : « Et quand est-ce que l'art contemporain s'intéresse à Madame Michu ? ». Mais bon. La démocratie vue de cette façon est quelque chose de plutôt facile : Si Hitler avait détesté le beurre, alors pour être démocrate, il aurait suffi de cuisiner à l'huile d'olive ?!

Faites quand même attention quand vous riez. Parce que moi, ça va : je suis grillé, je suis viré de partout, je suis en Bretagne... ! Mais vous, si vous riez, riez discrètement. (*il pouffe dans sa main*) Il y a toujours un peu de police culturelle qui traîne dans la salle. Pour veiller aux intérêts de la démocratie. Faites attention. En plus, je crois que ce soir vous avez en plus un ou deux inspecteurs de la culture dans la salle... Donc méfiez-vous.

Quand et comment tout cela a-t-il commencé ? c'est de cela dont on va parler quand ce spectacle aura décidé de commencer !

Essentiellement à un moment où le pouvoir a compris l'intérêt politique qu'il y avait à faire croire à des gens qu'ils faisaient non pas du théâtre, mais de la *cré-a-tion*. JeanVilar, pour ceux qui connaissent – et on ne

connaît que lui - s'appelait « un animateur » de théâtre, pas un « créateur ». Le pouvoir a compris à un moment, dans le tournant des années 60, qu'il y avait un formidable intérêt à souffler à l'oreille de ces gens-là qu'ils étaient beaucoup plus que des animateurs de théâtre : qu'ils étaient des « cré-a-teurs ».

C'est formidable, parce que la création, c'est un mot qui vient du registre religieux. Il n'y a pas de création en biologie. Et ça a un intérêt génial, politiquement parlant, c'est que vous ne pouvez pas critiquer une création. D'où l'intérêt pour le pouvoir de s'abriter derrière. Vous pouvez critiquer du théâtre, parce que c'est fait pour ça. Vous pouvez critiquer un acte esthétique - de la peinture, par exemple... Vous pouvez dire : « C'est bien », « C'est pas bien », « C'est moche », « C'est beau », « C'est bien joué », « C'est mal joué »... Ca sert à ça.

Si c'est une « création », vous ne pouvez plus rien dire. Sinon, vous êtes un fasciste. On ne critique pas une création. Alors, c'est extraordinaire : le pouvoir a réussi à mettre quelque chose hors-critique ! C'est du sacré. L'art, la culture, sont devenus un objet sacré. Mais si c'est hors critique, ce n'est plus de la démocratie, vous comprenez, c'est du totalitarisme capitaliste.

Pour vous donner encore un exemple de la différence entre la création et le théâtre, vous avez un « créateur », dans les années 80, qui, dans sa vision, dans son acte créateur, a exigé pour sa pièce de théâtre d'avoir un plateau entièrement recouvert de marbre. Mais pas du marbre de chez Bricorama. Du marbre qu'on faisait venir d'Italie, un marbre très-très-rare, un marbre particulier, avec une couleur très particulière. Et il voulait du *vrai* marbre - évidemment, c'est un créateur.

Donc, les techniciens du spectacle, les décorateurs – ce sont des gens qui croient encore que c'est du théâtre, ils ont complètement raté les années 80 ! Ils sont bêtes, ils sont syndiqués, vous voyez le truc ! Ils s'imaginent encore avoir un métier : le genre de truc complètement dépassé ! A notre époque, on a une « com-pé-ten-ce », on s'en fiche d'avoir un métier – donc, les décorateurs sont allés voir ce créateur en lui disant : « N'achetez pas de marbre, ça coûte beaucoup trop cher ! Nous, c'est notre métier, on va vous dessiner, on va vous peindre au sol un effet-marbre plus vrai que du vrai ! Les gens vont jurer que c'est du marbre ! ». Alors le type a piqué une colère ! Il a appelé le ministre – je ne vous dis pas le nom du ministre, mais il est facile à deviner... (*Jablblack Lanblanblang*)... ! - en lui disant : « **On veut me faire faire**

du faux ! » N'importe quel ministre du théâtre normalement constitué aurait dû lui dire : « Ben oui, mon vieux, c'est du théâtre, calmez-vous. Où est le problème ? » Alors, pas du tout : le ministre a piqué une colère épouvantable, a appelé le syndicat des décorateurs...

Et le gars a eu son marbre. Ils sont allés le chercher en Italie, l'ont ramené. Ce sont des grandes plaques de marbre, alors il a fallu péter les portes d'un monument historique, mais ça tombe bien, c'est le même ministère qui autorise et qui interdit ! – donc, ils ont démolé les portes, ils ont fait rentrer les plaques de marbre. On a installé le marbre. Et le gars a allumé les éclairages. Et il a piqué une deuxième colère, il a dit : « Mais... ? Ca brille ! »...Euh...Oui. C'est du marbre ?!?

Alors, vous avez deviné comment ça s'est fini : les techniciens décorateurs ont peint du faux marbre sur le vrai marbre. Ca a coûté dans les deux millions, en francs, mais quand on crée, on ne compte pas. C'est pas comme Vilar qui économisait l'électricité : encore une preuve que ça n'était pas un créateur !

Ca vous donne une petite idée de cette différence entre le vrai et le faux, la culture et le théâtre, etc. On va parler de ça dans le spectacle, quand il se décidera à commencer.

Sur la nature du spectacle

Tout ce que je vais dire, à partir de maintenant, est un tissu de contre-vérités. Ceci doit être absolument clair entre nous. Vous prenez vos responsabilités : je ne dirai que des mensonges à partir du moment où cela commencera...

Qu'est-ce que vous allez voir ce soir ? Alors, ce n'est pas de la culture, on est d'accord. Ce n'est pas de la culture. Ce n'est même pas du théâtre public. Si c'était du théâtre public – on dit aussi du théâtre subventionné chez nous, ou subsidié chez vous – ça ne serait pas comme ça. Ca serait beaucoup plus grand, d'abord. Moi, je serais sur un plateau de deux-trois mille m², j'aurais cent, deux cents projecteurs pour moi tout seul... Et puis on me ferait apparaître dans une lumière bleue. Une lumière très-très dramatique, telle que même si je récitais du Raffarin, vous iriez croire que c'est du Sophocle. Parce que le théâtre, c'est facile : c'est des trucs d'éclairage. Vous pouvez raconter ce que vous voulez, c'est l'éclairage qui fait tout !

Je serais devant un décor gigantesque, du genre une *porte*, masi une porte de deux cent mètres de haut peinte en bleu. Et moi, je serais tout petit devant ce décor mussolinien, ça serait ça l'intérêt... C'est que je serais tout petit, minable, ridicule... L'état subventionne beaucoup-beaucoup-beaucoup cette forme de théâtre qui consiste à nous dire que l'homme est un petit insecte exécrationnel et ridicule. Et que « C'est pas la peine, il faut arrêter de donner des messages, de faire de la politique, de se syndiquer, de vouloir changer le monde : tout cela est ridicule. L'homme, c'est rien, c'est tout petit, impuissant... » Et je vous dirais ça. Pendant sept-huit heures, je vous dirais mon impuissance. Je vous dirais que je n'ai rien à vous dire en fait. Pendant huit heures. Et j'invoquerais les Grecs. Pour avoir des subventions chez nous, il faut beaucoup-beaucoup parler des Grecs. J'avancerais sur scène et je serais repris en lumières orange et jaune qui me sculpteraient... Je pourrais même vous réciter le bottin du téléphone, comme ça ! Et tout ça sur une musique, genre « art-comptant-pour-rien ».

Chez nous, on appelle cela le « théâtre de la cruauté ». Et ça fait vingt ans que ça dure. C'est le genre « 'y plus d'avenir », « il n'y a plus qu'à se violer les uns les autres dans des décombres à Sarajevo »... Enfin, ce genre de trucs. Une esthétique de la décadence : viols et pipi sur scène pendant huit heures.

Je vais vous montrer ce que cela donnerait, d'ailleurs. Ca sera plus simple.

(s'adressant à la régie) Est-ce que vous pouvez me faire un noir complet, y compris la salle ? Et vous me balancez une musique, style ministère de la culture... Puis, vous me faites apparaître dans du bleu, d'accord ?

Bon. Je vais vous montrer. Vous allez voir. *(comme annoncé, la salle est plongée dans le noir ; des persussions type (Arvö Paert – compositeur contemporain) retentissent dans le noir. Le personnage apparaît en fond de scène bras et jambes écartées, bouche grande ouverte comme dans une suffocation, baigné de bleu)*

(déclamant)

- Je suis seul ! *(pause)*
- - Je suis si seul ! *(pause)*
- - ô comme je suis seul !

Il fait un pas et est repris par un latéral jaune à cour et un latéral orange à jardin qui le découpent en deux demi personnage contrasté jeune-orange :

(déclamant)

- Je ne peux pas changer le monde !
- - Je ne suis rien, je suis seul !
- Je ne peux pas abattre le capitalisme à moi tout seul
- A quoi bon essayer ?
- Où êtes-vous, ô dieux des Grecs ? (aparté au public : il faut toujours des grecs pour le ministère de la culture qui adore les grecs)
- Où êtes-vous, Antigone ?
- Où êtes vous Anarxarsos ? (il invente des noms à consonance grecque)
- Anrtarclios
- Xersxesthyrios
- Nana Mouskouri, Georges Moustaki j'en sais rien...des grecs quoi !
- Je n'ai plus rien à dire...
- Je n'aurai plus jamais rien à dire..
- Je n'ai plus aucun message à délivrer mais ça va durer huit heures...

Retour au plein feu

...bon enfin vous avez compris. Alors cela se sera pas ce que vous allez voir ce soir.

Quelqu'un m'a dit un jour : « Frank, au fond, ce que tu fais, c'est du conte. » J'ai dit : « Ah, bon ? Tu crois ? Du conte, vraiment ? » « Oui-oui, c'est une forme de conte politique, tu es dans la « convention du conte. »

Oui, Mesdames et Messieurs, il y a une chose terrible qui s'appelle la « con-ven-tion du conte ». C'est un truc de fêlés... On pourrait croire qu'à la base, les conteurs sont des gens rigolos. Alors, pas du tout. Ce sont des gens très-très sérieux. L'aristocratie de la parole. Très au-dessus du théâtre, le conte. Et il y a une convention: il faut parler au public en direct, on ne joue pas le personnage, il faut qu'il y ait des grands-mères - des grands-mères tout le temps, partout – tout se passe par trois... « C'est un roi, il avait trois filles. Et dans trois pays différents – ça tombe bien, dites donc ! – il y avait trois princes. Ils ont fait trois mille

kilomètres avec trois chevaux et trois mille euros en poche. Ils ont trouvé trois vieilles, qui sont tombées trois fois et ils les ont relevées. Ah, c'étaient des fées ! Et ils ont eu trois vœux... » Enfin, ce genre de choses. Bref.

Alors, ce type m'avait invité dans un festival de contes. Où j'étais annoncé comme conteur. On était dans un hôtel de conteurs, du côté de Grenoble... Vous avez déjà vu une salle de restaurant avec rien que des conteurs ? Terrifiant. Te-rrri-fiant. Pas une once d'humour ! Au petit déjeuner, des gens qui passent leur temps à se baver les uns sur les autres, sur le thème : « Tu as vu hier, il a fait du théâtre pendant deux minutes ! » La vache ! je les avais à zéro ! j'étais mort de trouille à l'idée ne pas faire du vrai conte ! En plus, je leur demandais des tuyaux, naïvement. Notamment, j'avais peur. Je n'étais jamais monté sur scène.

Je leur demandais:

- « Comment fait-on pour ne pas avoir le trac ? »
- Alors, les types me jetaient un regard noir et me disaient : « Mais comment ça ? Il faut absolument avoir le trac ! »
- Moi surpris, je disais : « Ah bon ? Ah bon. »
- « Mais bien sûr ! Tu ne peux pas jouer si tu n'as pas le trac ! »
- « Ah bon, merde ! »
- « Frank, il faut absolument que tu comprennes que le public vient avec sa propre peur pour communier avec ta peur, dans une peur universelle. »
- (grimace) « Vous êtes sûr qu'ils viennent pour ça ? »
- Il y en a une autre, une grande conteuse, qui m'a dit : « Frank, c'est simple. Au moment où tu rentres en scène, il faut que tu acceptes de mourir et d'enjamber ton propre cadavre... »
- (grimace) J'ai dit : « OK. Arrêtez de me rassurer, c'est bon. Je vais me débrouiller tout seul, je vais continuer au Lexomil, au Tranxène, ou au mandrax... »

Bande de furieux !

Alors, j'ai essayé de raconter mon histoire en conte : j'ai foutu des grands-mères partout, j'ai tout fait par trois... Enfin. J'ai arrêté ça aussi. Je devenais fou . Je vais vous montrer...

(s'adressant à la régie) S'il te plaît, est-ce que tu peux me virer cet éclairage théâtre bourgeois ? Et me mettre un éclairage conte, s'il te

plaît ! *Un noir se fait dans lequel, à un endroit de la scène apparaît une douche verticale blanche : un tube, un faisceau serré.*) Ah, merci !

Mesdames, Messieurs, regardez bien : je vais rentrer dans l'espace sacré du conte. *(Il tourne bras ouverts autour du faisceau de lumière mais sans rentrer dedans)* Retenez voter souffle, je vais entrer dans la vérité de la parole. Regardez bien. C'est sur le visage que cela se passe.

(au moment où il pénètre, visage levé, dans le faisceau, il est écrasé de lumière blanche qui font ressortis les contrastes de son visage...il lève le doigt en regardant les spectateurs et dit :

« Il était une fois...

... dans mon pays la France, dans une région de mon pays la France... et dans uen ville de cette région de mon pays la France, Un tyran. Qu'on appelle dans mon pays, un maire. Un « grand-maire ». Ce tyran était fatigué d'opprimer sa population. Il se demandait comment il se pourrait qu'elle s'opprimât elle-même. Il eut un songe. Un matin, il convoqua son grand vizir, qu'on appelle dans mon pays la France, un secrétaire général de grand-mairie et il lui dit :

- « Ô grand directeur général de mes services, j'ai eu un songe ! Je voudrais que tu convoques pour moi... une commission de participation des habitants. »

A ces mots, terrorisé, le grand vizir eut les dents qui s'entrechoquèrent de peur ! Et il dit :

- « Maire-grand, maire-grand ! Comme tu as de grandes dents (qui rayent le parquet) ! Mais, si tu convoques toute ta population, est-ce que tu n'as pas peur que... ? »

- « Ô grand directeur général de ma grand-mairie, comme tu m'écoutes bien, mais comme tu m'entends mal ! Je ne t'ai pas parlé de ma *population*, je t'ai parlé d'une *commission*. »

Subjugué par tant de machiavélisme politique, le grand vizir eut alors les genoux qui s'entrechoquèrent :

- « Maire grand, maire grand ! Comme tu as de grandes dents... Mais... Mais si tu proposes à tes *citoyens* de... »

- « Ô grand secrétaire général de mairie, comme tu m'écoutes bien, mais comme tu m'entends mal ! Je ne t'ai pas parlé de mes *citoyens*. Je t'ai parlé de mes *habitants*. »

Subjugué par tant de... saloperie politique, le grand secrétaire général de mairie eut alors...

(il hésite en cherchant vainement ce qui, pour la troisième fois pourrait s'entrechoquer dans son corps...et finalement essaie les coudes)

– ça, c'est le conte ! Tout par trois !

- le grand secrétaire général de grand-mairie eut alors... - je ne sais pas, moi ! – les coudes qui s'entrechoquèrent...

J'ouvre une parenthèse, Mesdames, Messieurs, qui n'a aucun intérêt dans le spectacle. Les savants américains – pléonasme : vous imaginez un savant bulgare ? – les savants américains ont démontré qu'il est impossible à un être humain, d'un point de vue anatomique, de se lécher lui-même le coude. Contribution essentielle des Américains à l'histoire de l'humanité. Et ils ont démontré un corollaire à cette règle, qui est que toute personne à qui on a dit ça a essayé au moins une fois en cachette.

- « Maire grand, maire grand ! Comme tu as de grandes dents, mais si tu proposes à tes habitants de s'exprimer, est-ce que tu n'as pas peur que... » « Ô grand secrétaire général de ma grand-mairie, comme tu m'écoutes bien, mais comme tu m'entends mal ! Je ne t'ai pas proposé qu'ils *s'expriment*, mais qu'ils *par-ti-ci-pent* ! »

Et c'est ainsi, Mesdames et Messieurs, que dans cette ville de mon pays la France, plus jamais on n'entendit parler des problèmes des gens.

Voilà, j'avais fait ça comme ça.

(s'adressant à la régie) Remets le théâtre, remets le théâtre ! (retour à l'éclairage plein feux)

Le spectacle n'a toujours commencé, hein ? Je vous dirai quand ça commence. Là, vous pouvez encore vous moucher, sortir, rentrer...

Alors, il ne reste pas grand-chose. Si ce n'est pas de la culture, si ce n'est pas du théâtre, si ce n'est pas du conte, qu'est-ce qu'il reste ?

Il reste le colloque. On pourrait dire que c'est un colloque, mais pas vraiment. J'en suis finalement venu à l'idée que ce que vous allez voir ce soir, c'est une sorte de *conférence gesticulée*. Voilà. C'est-à-dire, comme une conférence, mais avec des grands gestes, des grands moulinets, beaucoup de mauvaise foi, vous voyez ?! Genre : (*gesticulant avec une voix vulgaire*) : « Malraux ! Cet alcool ! Ce facho ! Ce mégaloman ! »

Je ne dirais pas cela dans un colloque. Dans un colloque sur Malraux. Je dirais la même chose. Mais dans une autre convention de langage, une autre convention gestuelle, qui est la convention du colloque. Je peux vous montrer.

(*joignant le bout des doigts devant lui*) « Au fond, Mesdames et Messieurs, il faudrait se demander si André Malraux, lorsqu'il prend son administration en 1959, a d'ores et déjà un grand dessein pour son ministère. »

Ca veut dire la même chose, mais ce n'est pas dit de la même façon. Ce n'est pas la même convention gestuelle. C'est la convention du colloque.

Je vais vous montrer. J'enlève les paroles. Regardez : la gestuelle est très pauvre, hein... *(il refait les mêmes gestes que précédemment, secouant les mains jointes de profil par rapport aux spectateurs, mais en silence)* Bon, voilà, on ne va pas faire ça ici pendant deux heures !

Pour ceux qui connaissent les colloques, d'ailleurs vous avez deux gestuelles complémentaires. C'est la gestuelle d'approbation : quand vous êtes dans une tribune et qu'on ne voit que ça, si vous voulez montrer que vous êtes d'accord avec celui qui parle, vous faites comme ça... *(gestuelle de la tête posée en équilibre sur les mains jointes et qui opine du chef d'avant en arrière)*) Et vous avez évidemment la gestuelle de désaccord : si vous voulez faire comprendre à tout le monde que vous êtes en radical désaccord avec ce que le type est en train de dire... *(gestuelle des yeux et de la tête cachée derrière les mains jointes comme dans une profonde concentration)*

Et tout le monde décode. C'est une « convention ».

Alors, ça ne va pas être un colloque, mais on va finir le spectacle là-dessus. Quand vous verrez qu'on attaque le colloque, ce sera la fin du spectacle.

Je crois que j'ai tout dit. On va pouvoir commencer le spectacle.

Spectacle.

Comment tout cela a-t-il commencé ?

Tout cela a commencé par un coup de téléphone à une vieille demoiselle : Mademoiselle Christiane Faure. 94 ans. J'avais trouvé son nom parce que le Ministère de la Jeunesse et des Sports m'avait demandé de faire un travail sur une notion, en train de disparaître chez nous, qui s'appelle « l'éducation populaire - chez vous, en Belgique, je crois qu'on parle d'éducation permanente ?

Je m'étais mis en tête de retrouver quelques grands anciens. Et donc, Mademoiselle Faure. Notamment parce qu'elle avait joué un rôle important en 1944.

Je l'appelle donc un jour et je tombe sur une espèce de vieux bonhomme désagréable...

- Allo... ? *(imitant une voix de vieillard maussade)*

- Oui, allo, bonjour Monsieur. Excusez-moi de vous déranger. Je m'appelle Frank Lepage et je souhaiterais parler à Mademoiselle Faure, s'il vous plaît. Mademoiselle Christiane Faure.
- Et qu'est-ce que vous lui voulez, à Mademoiselle Christiane Faure ? (voix désagréable)
- Heu... Si vous pouviez lui expliquer que je réalise un travail pour le ministère... Enfin, une étude... Je suis chargé d'une mission... Je dois écrire un rapport... Ecoutez, c'est un petit peu compliqué, je préférerais lui parler moi-même. En fait, on m'a demandé un travail sur une notion, l'éducation populaire, et Mademoiselle Faure en 1944...
- L'éducation populaire, Monsieur, ils n'en ont pas voulu. Cela n'intéresse plus personne aujourd'hui. Au revoir. (il raccroche)

Clac !

Ma mission commençait mal. Me faire raccrocher au nez par ce vieux bonhomme ! Et je me dis : « Il faut que je joigne Mademoiselle Faure, ce n'est pas possible ! Tant pis, j'insiste. » Et je recompose le numéro.

- Allo... ? (*même voix maussade*)
- Ecoutez, Monsieur, il faut absolument que je parle à Mademoiselle Faure !
- Venez demain à dix heures. L'adresse est dans le bottin. (il raccroche)

Clac !

J'y suis allé. J'ai sonné. La porte s'est ouverte. Et là, Mesdames, Messieurs, j'ai vu une vieille dame. Mais vieille ! Une espèce de mélange de Carmen cru et de Pauline Carton... Un truc courbé en deux sur une canne, qui m'a regardé par en dessous et qui m'a dit :

- Alors, vous avez trouvé ? (*même voix maussade...l'acteur réalise qu'il parlait à Mlle faure...il fait un tour complet en se masquant les yeux avec les mains pour signaler la gaffe*))

Oui, bon, c'est le métier qui rentre, hein !

Tout ce que j'ai gagné à l'appeler « Monsieur » pendant vingt minutes au téléphone, c'est qu'elle a refusé que je l'enregistre. Elle a également refusé que je prenne des notes. Elle a simplement accepté qu'on se parle. Dans le cadre d'une conversation face-à-face. Une seule fois. Une seule journée. Elle m'a prévenu qu'il n'y aurait pas de deuxième jour.

Et donc, ce que je vous raconte là, Mesdames, Messieurs, c'est ce qu'il me reste de cette journée incroyable. C'est ce que ma mémoire a enregistré.

En fait, ça a duré deux jours ! Parce que, le premier jour, je n'ai pas pu lui poser une seule question. C'est elle qui m'a cuisiné. Mais cuisiné, comme jamais on ne m'avait cuisiné ! Elle a tout-voulu-savoir-sur-moi ! Qui j'étais... Et si j'étais marié... Est-ce que j'avais des enfants... Avec qui... Ah, bon, j'étais parti ! Et qui avait gardé les enfants ? Et pourquoi elle, pourquoi pas moi... Et ensuite avec l'autre ? Ah, bon, l'autre aussi ! Et combien de fois encore j'allais faire ça... Avec combien de femmes...

J'étais terrorisé ! Je répondais comme un gamin ! « Non, mais parce que... Elle a voulu partir... Je veux dire... »

Une journée entière. Je suis sorti de là : je n'avais pas posé une seule question. Je n'ai pas compris ce qui s'est passé. J'ai compris après. J'ai compris des années après, ce qui s'était passé.

Ce qui s'était passé, c'est que Mademoiselle Faure voulait savoir si j'étais du côté de la *vérité* ou du *mensonge*. Si elle avait pu soupçonner un seul instant que j'étais du côté de la vérité – de « LA Vé-ri-té », (la vérité officielle), la vérité avec un grand Q – et que j'allais mettre ce qu'elle allait accepter de me confier dans la vérité culturelle officielle... elle ne m'aurait rien dit. C'est uniquement quand elle a été certaine que j'étais un menteur, que j'étais du côté de la contre-vérité, qu'elle a accepté de me raconter son histoire.

Il faut que je vous dise qu'à cette époque, j'étais prophète. Prophète salarié, prophète professionnel, prophète officiel. Voilà. Alors, ça ne s'appelait pas comme ça sur ma fiche de paye, ils ne sont pas idiots non plus ! Ça s'appelait « Directeur, chargé du développement culturel ». Moi, j'avais fait rajouter sur ma carte « Directeur, chargé du développement culturel, de la communication, des actions de prospective et de formation ». Donc, prophète !

Je travaillais à la fédération nationale laïque pluraliste co-gestionnaire et démocratique de la jeunesse sociale solidaire civique et culturelle et citoyenne de France. Qu'on appelle, en raccourci chez nous, la FNLPCDJSSCCFF. Et mon travail de prophète consistait à dire la vérité. C'est-à-dire, à aller chercher la vérité – la vérité officielle – dans les ministères, dans les cercles du pouvoir... Et puis à venir la « délivrer » –

je ne sais pas comment dire ? – à ce que chez nous, on appelle : « la base ». On dit aussi « le terrain ».

Mon bureau était dans une grande tour en ivoire. Et eux, ils étaient à « la base », sur « le terrain ». Eux, ce sont des types qui me disaient toute l'année : « Tu comprends, Frank, nous, on est les deux pieds dans la boue ! Nous, on est les deux mains dans le cambouis ! »

Je vous rassure : ils sont dans de petits centres sociaux très propres avec des moquettes et tout ça... Ce n'est pas la question... Mais voilà : ils parlent comme ça d'eux-mêmes.

Et le pouvoir m'expliquait les mots qu'il souhaitait que ces gens-là utilisent dorénavant pour désigner la réalité sociale s'ils voulaient avoir en échange l'argent du pouvoir : la subvention. Je venais donc donner les mots-clefs de la subvention. Quand les agents sociaux – c'est-à-dire vous ! – acceptez d'utiliser ces mots-là, vous avez l'argent. Alors, vous avez le droit de ne pas accepter – mais bon, vous faites comme vous voulez, hein ! – vous n'aurez pas d'argent.

Vous avez peut-être remarqué que le pouvoir fait un travail considérable sur les mots. Je ne sais pas si cela vous a frappé ? Il y a des mots qui disparaissent et il y a des mots qui apparaissent. Vous avez peut-être lu Georges Orwell, « 1984 » ? Il y en a peut-être parmi vous qui ont lu ça ? Le ministère qui fait la guerre, on l'appelle « le ministère de la paix », celui qui gère la pénurie s'appelle « le ministère de l'abondance »...etc.

Chez nous, par exemple, vous aviez un ministère « du travail » qui défendait le droit du travail, puis c'est devenu un ministère « du travail et de l'emploi », avec deux directions dont une défendait le droit du travail et l'autre l'attaquait (au nom de l'emploi, de n'importe quel emploi), et aujourd'hui vous n'avez plus qu'un ministère « de l'emploi et de la solidarité » dont le but est de démolir le droit du travail.

Les linguistes nous expliquent cela très bien. Ils expliquent que les mots, c'est ce qui permet de penser. Non pas : « Je pense la réalité sociale et puis je fabrique des mots », ça ne marche pas comme ça ! C'est : « Il y a des mots. Et avec ces mots, je peux penser la réalité sociale » ! Donc, si on m'enlève des mots et si on m'en met d'autres à la place, je ne vais pas la penser de la même manière, la réalité sociale !

Je vais prendre un exemple, parce que je sens que je parle chinois. Je vous sens perplexes.

Ceux d'entre vous qui ont connu la guerre de 1968, savent qu'à cette époque-là, les *pauvres* – (tiens, en voilà un de mot en train de disparaître ! Moi, je trouve cela très bien qu'il y ait de moins en moins de pauvres, je trouve ça génial !) – on les appelait dans ces années-là des « *exploités* ». Je jure aux plus jeunes dans la salle, que c'est vrai ! Ça ne nous posait pas de problème ! On parlait d'eux comme ça couramment ! Quand on était éducateur social dans les quartiers, on parlait des « *exploités* ».

Vous comprenez bien que c'est un mot très-très embêtant pour le pouvoir. Parce que c'est un mot qui vous permet de penser la situation de la personne, non pas comme un état, mais comme le résultat d'un processus qui s'appelle « l'exploitation ». Si ce type-là est *exploité*, c'est donc qu'il y a un *exploiteur* quelque part ! Donc, quand vous le nommez *exploité*, vous le pensez comme un exploité et vous cherchez tout de suite... *l'exploiteur*. « Quel est le salaud qui exploite ce type, que je lui casse la figure ! »

Le pouvoir nous fait comprendre, que ça serait bien dorénavant d'appeler ces gens-là des « *défavorisés* ». Et regardez bien, c'est très-très amusant : c'est le même type, dans la même situation... mais dans un cas, il a été *exploité* par quelqu'un, dans l'autre, « il-n'a-pas-eu-de-chance ! » « Qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ? On ne va pas aller faire chier le patronat parce que ce con n'a pas de pot, quoi ! »

C'est un état, vous voyez ? « *Défavorisé* », c'est un état. Il n'y a pas de défavoriseur, si vous voulez.

C'est comme « *exclus* ». Il n'y a pas d'exclueur. Vous *êtes* exclus : vous ne pensez pas à un processus, vous pensez à un état. Exclus, c'est un état : le type, il est né comme ça ! Je m'en fous, moi : je suis inclus ! Je m'en tape de lui ! C'est comme les noirs et les blancs : moi, je suis né inclus ! Voilà ! Lui, il est né exclus, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Je suis travailleur social, d'accord, mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

Evidemment, vous comprenez bien que, si en tant que travailleur social, vous pensez le gars comme un type qui a été exploité ou comme un type qui n'a pas eu de bol, vous ne le travaillez pas de la même manière votre intervention sociale ! Et le ministère, l'état, le pouvoir – je ne sais pas moi, « la région » ? « la communauté francophone » ? comment on dit en Belgique ? - si vous acceptez de les nommer les « *défavorisés* », si

vous acceptez de penser la réalité sociale avec ces yeux-là, alors le pouvoir vous donne de l'argent. Voilà, c'est très simple.

Maintenant, libre à vous de continuer à faire les demandes de subvention : « Bonjour, Monsieur le maire (bourgmestre), je voudrais des sous pour m'occuper des *aliénés* de mon quartier. » Vous pouvez essayer, hein ! « Il y a une bande *d'exploités* là-bas, je voudrais des sous. » Vous me direz combien vous avez gagné !

C'était le métier que je faisais. J'allais chercher les mots qui permettent d'avoir les subsides. Donc, je faisais un métier extrêmement utile. Le Ministère de la Culture, par exemple, me disait : « Monsieur Lepage, il faut absolument comprendre qu'aujourd'hui un processus de *développement social* sur un quartier qui ne serait pas articulé en son cœur sur un projet de *développement culturel*, n'aurait aucune chance d'aboutir ». Moi, je ne cherchais même pas à comprendre ce que ça voulait dire : je notais la phrase. Heureusement ! A l'époque, je n'avais pas encore fait de parapente, pas encore rencontré Christiane Faure ! Sinon, imaginez : j'aurais cherché, cherché... et je me serais aperçu que ça ne veut strictement rien dire ! Vingt ans plus tard, l'université française cherche encore à définir ce qu'est le développement social ! Personne n'en est capable ! Pour le développement culturel, je ne vous en parle même pas !

Je notais donc la phrase, je rentrais et j'organisais un colloque. Alors, la base venait en laissant des traces de boue et de cambouis sur les sièges... Et je leur disais : « Mesdames, Messieurs, il faut absolument comprendre qu'aujourd'hui un processus de *développement social* sur un quartier qui ne serait pas articulé en son cœur sur un projet de *développement culturel*, n'aurait aucune chance d'aboutir » Les types notaient comme des malades, ils rentraient dans leur association, leur asbl, leur centre social « Jacques Prévert » ou je ne sais pas quoi, là ils faisaient la demande de subvention au maire (bourgmestre) : « Monsieur le maire, l'association Jacques Prévert a toujours considéré qu'un processus de *développement social* sur un quartier qui ne serait pas articulé en son cœur sur un projet de *développement culturel*, n'aurait aucune chance d'aboutir » Et le maire, dont c'est la fonction, vérifiait la conformité entre ce qui se disait là et ce que disait le pouvoir, il faisait tomber – chling !- les cent mille euros sur cette association-là !

Alors vous avez toujours des gens qui ne viennent pas dans les colloques. A leur guise ! Comme ils veulent ! Eux remplissaient des demandes de subvention comiques : ils n'avaient pas un sou, et ils ne

comprenaient pas pourquoi ! J'ai vu des demandes de subvention surréalistes ! J'ai vu des gens écrire : « Monsieur le maire (bourgmestre), le projet de notre centre pour l'été, pour les jeunes, sur le quartier, c'est que les jeunes soient heureux et qu'ils passent de bonnes vacances » ! *(il s'esclaffe bruyamment)*...résultat : zéro euro. Non, mais : nul, nul, nul ! Le degré zéro de la pensée. Même pas capables de dire qu'ils veulent inscrire ça dans une démarche de *développement local* ! Enfin, rien, rien !

Donc, moi, je faisais ça. Je faisais un métier utile. Et puis, surtout, j'y croyais ! Evidemment. Une fois que vous n'y croyez plus... Moi, j'y croyais. Et c'est très agréable d'y croire ! Nager dans le sens des idées dominantes, c'est délicieux...je prenais des bains de *médiation culturelle*, je me shootais au *diagnostic partagé*, je me défonçais à la *préservation du lien social*...à tous ces « concepts opérationnels » qui empêchent de penser comme disait l'ami Marcuse.

Toujours pour ceux qui ont connu la guerre de 68, il y avait un philosophe à l'époque qui s'appelait Marcuse - Herbert Marcuse, c'est un Allemand – un type incroyable... Il avait des élèves, comme Angela Davis - qui a fichu une pagaille aux Etats-Unis avec les noirs, après ! Ce type nous avait prévenus, il avait compris le truc, il avait dit : « Attention, Mesdames et Messieurs, nous sommes en train de vivre dans le monde – ça touchait le monde entier en 1968 : le Mexique, les Etats-Unis... - nous sommes en train de vivre la toute dernière critique *efficace* du capitalisme ! » Après, Il y aura encore des critiques. Mais elles seront totalement inefficaces. Parce qu'il est en train de s'opérer une révolution dans l'ordre des langages, qui fait qu'on nous enlève tous les mots qui nous servent à nommer négativement le capitalisme – comme « exploitation » - et on nous met à la place des mots qui le nomment positivement, comme « libéralisme », « développement » - (il y en a même qui voudraient qu'il soit durable !).

Marcuse appelait ça des concepts « opérationnels », par rapport à un concept, tout court. Vous savez qu'un concept, c'est un truc qui sert à penser une réalité. Un concept opérationnel, ça ne sert plus à penser : ça sert à agir. Dans le sens dans lequel le pouvoir souhaite que vous agissiez.

Moi, à l'époque, je prenais des bains de concepts opérationnels dans mon travail. Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de types dans les banlieues que j'ai essayé de convaincre qu'il fallait faire de la médiation culturelle ! Un type disait : « Ah, de la médiation ? De la médiation...

C'est-à-dire ? Dans un conflit entre les riches et les pauvres ? » « Mais nooon, pas du tout ! De la médiation entre les œuvres des riches et des pauvres ! »

Donc, j'étais là-dedans à fond. Et puis, un jour... l'accident. Le dérapage. Le truc bête. J'étais dans un colloque, coincé entre un maire et un représentant de la région. Est-ce que j'avais abusé du kir royal ? - il y a toujours du vin blanc-cassis, dans les colloques chez nous... C'était un colloque sur la décentralisation. Vous n'avez pas ça, vous, en Belgique, la décentralisation... Nous, on a trouvé un truc super : on a mis toutes les collectivités locales, toutes les communes, en concurrence les unes contre les autres. Ça s'appelle la décentralisation. Encore un terme, un concept : c'est bien de dé-cen-tra-li-ser, ça sonne bien !

J'étais donc dans un colloque sur la décentralisation et le développement local. Et j'ai dû balancer un truc, avec mon kir, du genre : « Monsieur le maire, Monsieur le conseiller général, Mesdames, Messieurs, au fond il serait temps de se demander si la décentralisation est vraiment un progrès du point de vue de la démocratie. »

(Il a l'air effrayé de ce qu'il vient de dire)

Et bien, Mesdames, Messieurs, il y a eu un blanc – le temps qu'ils comprennent... – et puis ils ont ri et ils ont applaudi. Et le maire est venu me voir à la fin, avec son kir, il m'a dit : « J'ai beaucoup apprécié votre intervention ! Au fond, il serait temps de se demander si la décentralisation est vraiment un progrès pour la démocratie ! » Sluurp !

Ca m'a scié ce truc-là. Alors, j'ai recommencé. Mais cette fois-ci, je l'ai fait exprès. J'ai voulu vérifier... Comme je passais ma vie dans les colloques, à quelques jours de là dans un colloque sur « Développement culturel et développement local »... Cette fois-ci, je n'ai pas bu de kir, j'ai bien regardé le maire, j'ai bien regardé le monsieur du conseil régional... Et j'ai dit : « Monsieur le maire, Monsieur le conseiller général, Mesdames, Messieurs, au fond il serait temps de se demander... si le développement culturel, ça développe quoi que ce soit ! »

(il regarde attentivement les réactions autour de lui)

Et bien, Mesdames, Messieurs, il y a eu un blanc, ils ont ri et ils ont applaudi. Et le maire est venu me voir à la fin, avec son kir royal et il m'a dit : « J'ai beaucoup apprécié votre intervention ! Au fond, il serait temps

de se demander si le développement culturel, ça développe quoi que ce soit ! » Sluurp !

Je m'en suis fait une spécialité.

Je suis devenu menteur professionnel. Je suis entré dans ma période « colloque-menteur ». Avec quelques autres, on s'est mis à organiser des colloques de menteurs : des colloques où l'on ne disait plus que des contre-vérités. J'avais un succès fou ! On me faisait venir de très-très loin, on me disait : « Monsieur Lepage, on veut absolument votre participation à la tribune ! Nous avons un colloque sur « Les acteurs de l'éducation partagée », demain, à Grenoble ! » Moi, je leur disais : « Stop. Attendez. Vous savez que je ne dis pas la vérité ? Vous savez que je ne dis que des contrevérités ? Vous savez ce que je raconte sur les dispositifs scolaires, etc. ? » « Oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui, oui ! C'est exac-te-ment ce qu'on veut ! Ca met de l'animation dans le colloque ! »

(Il saisit le nez rouge de clown et le monter au public)

C'est là que j'ai commencé à comprendre quelle était ma vraie fonction. D'ailleurs, un type me l'a dit un jour. Il s'est jeté sur le micro et m'a dit : « Monsieur, en ce qui me concerne, vous êtes un clown. » Et il a ajouté : « Vous n'êtes pas seulement un clown, vous êtes aussi une danseuse. J'espère, Monsieur, que vous avez conscience que vous êtes leur danseuse. »

Alors, Mesdames et Messieurs, je vais vous montrer... Clown-danseuse.

(il met le nez rouge de clown et esquisse quelques pas de danse classique)

Ca m'a fait un bien fou, ce truc-là. Vous passez votre vie à vous demander qui vous êtes et alors, quelqu'un vous fait le cadeau de vous donner votre identité. Clown-danseuse.

A l'époque, je laissais un argent monstrueux chez une psy. Une lacanienne.

Si cela vous intéresse d'aller suivre une psychanalyse, vous avez le choix entre les freudiens et les lacaniens. Personnellement, je vous conseille le freudien. Ce n'est pas un problème de compétence. C'est un problème de rapport qualité-prix. Chez moi, dans mon trou là-bas, dans

le Finistère, c'est pas très cher. Le freudien, c'est trente euros de l'heure. Pour trente euros, vous avez le droit de parler pendant une heure ! Le lacanien, c'est trente euros jusqu'à ce que vous ayez dit quelque chose de signifiant... Et moi, c'était terrifiant : je n'ai jamais pu dépasser une séance de cinq minutes ! Elle me virait à la quatrième minute parce que j'avais dit quelque chose de signifiant !

- « Hop-hop-hop, trente euros ! On va réfléchir à ça. On se reverra la semaine prochaine. »

Une horreur, quoi. Et je me faisais toujours piéger ! Elle me disait : « Et alors, cette semaine ? »

- Moi, je répondais sans réfléchir : « Bof, j'en ai plein le cul ! »
- Et elle : « Hop-hop-hop ! Vous allez réfléchir à ça. Trente euros. On se revoit la semaine prochaine. »

A la fin, j'essayais de ne rien dire d'intéressant. Je vous promets : moi, je voulais que ça dure ! J'essayais de ne parler de rien et je me faisais avoir quand même.

- « Et alors, cette semaine ? » Moi, j'avais préparé un truc :
- « Cette semaine, je suis allé aux champignons. Voilà. J'ai trouvé des bolets... des girolles...J'ai même trouvé une amanite phalloïde ! »
- « Hop-hop-hop ! « PHALLOÏDE »...Trente euros. On se revoit la semaine prochaine. Réfléchissez à ça. »

Ce type au colloque m'a guéri, si vous voulez. Parce que je demandais tout le temps, à cette psychanalyste lacanienne :

- « Au fond, madame, dites-moi : qui suis-je ? »
- Et elle me répondait : « Posez-vous la question. Trente euros. »

Et donc j'ai arrêté d'y aller. Et je me suis mis à cultiver mon numéro de clown-danseuse. Alors là, la situation s'est gâtée... parce que, au lieu de faire simplement le clown – c'est-à-dire balancer un truc rigolo – comme de dire que le développement culturel cela ne veut rien dire, je me suis mis essayer de creuser le gag. Par exemple, je ne disais plus seulement : « La décentralisation, c'est pas démocratique ! », j'expliquais – j'essayais d'expliquer – ce qu'il faudrait faire pour que ça le devienne, démocratique ! Je disais : « Voilà, ce qu'il faut, c'est faire du travail d'explication des contradictions dans les services publics, etc., etc. »

Et là, les types ont commencé à trouver que je n'étais pas marrant, comme clown. « Ouah, il est chiant, comme clown ! Viens, on va boire un kir ! Il est rasoir, Lepage, pff ! »...Et hop, ils se levaient et quittaient la salle du colloque pour aller boire un Kir.

Ca s'est gâté comme ça, et je suis devenu de moins en moins drôle, jusqu'à ce qu'ils se sentent assez forts pour me virer. Et je me suis fait virer. Viré. Net. Lourdé. Je ne sais pas comment le dire... Et j'ai donc quitté Paris. Je n'avais vraiment plus rien à y faire. J'ai quitté Paris et je suis allé m'installer en Bretagne, entre les Montagnes Noires et les Monts d'Arrée , pour ceux qui connaissent...

J'avais beaucoup de temps devant moi. Je ne savais pas du tout à qui refourguer mon numéro de menteur. Et donc, je me suis mis au jardin. Et j'ai découvert que c'est un vrai savoir. C'est beaucoup plus difficile, de faire pousser un oignon... que d'expliquer la crise de la démocratie représentative dans un capitalisme financiarisé. Ca, c'est fastoche ! Réussir l'oignon, par contre...

Le jardin (les oignons)

Donc, je suis allé voir mon voisin un jour, mon voisin Breton - un Breton depuis dix-sept générations... Alors, je viens avec ma queue de cheval et mon look parisien : « Bonjour ! » Et je lui ai demandé qu'il me donne quelques conseils : qu'est ce qui était facile à faire pousser ? Je voulais commencer à faire le jardin, tout ça... Il m'a dit : « C'est les oignons. Les oignons, ça pousse tout seul ! »

Bon. Alors, je suis allé chez « Gamme Verte », ou « Jardinoland », ou un truc comme ça ». Je suis allé acheter des petits sachets très-très-très chers avec des petites graines dedans et je suis rentré chez moi. Un matin, j'ai semé mes oignons, j'ai arrosé. Je suis revenu le lendemain matin, il n'y avait rien... Alors, j'ai ressemé, ré-arrosé. J'étais Parisien... Donc, j'ai ressemé le lendemain. J'ai joué à ça une semaine, deux semaines. Ca ne marchait pas du tout ! J'allais racheter des sachets de graines, je dépensais un argent monstrueux, je commençais à trouver que les produits « Gamme Vert », c'était pas terrible... Enfin bon.

Au bout de quelques semaines, j'ai vu qu'il y avait une espèce de gazon qui poussait. J'ai compris que c'était mes oignons. J'en avais dans les trois mille. J'ai arrosé. Je me suis dit que j'achèterais plus de bœuf pour faire des daubes... Alors ça pousse, hein ! Quarante centimètres. Je ne

savais pas quand est-ce qu'on cueille l'oignon. C'est-à-dire qu'à un moment, il faut tirer dessus. Alors, je tirais dessus, mais c'était jamais ça ! Donc, j'arrosais.

Au bout d'un moment, les oignons ont fait dans les 1 mètre 20. Et ils font alors une grosse boule bleue, pour ceux qui connaissent... C'est très-très-très beau, trois mille boules bleues qui ondulent comme ça ! Superbe ! Alors, j'en ai tiré un... Rien. Bon. Quelques semaines encore après, les boules bleues sont devenues noires. Toutes noires. Et quand on regardait bien, de tout près, dans les boules noires, il y avait les mêmes petites graines que j'avais mises au début... Alors, je me suis dit : « C'est bon ! » et là, j'ai tiré. Et c'était tout pourri.

J'ai trouvé ça très bête comme système. J'avais bien conscience d'avoir raté l'oignon quelque part entre les deux, mais je ne savais pas où ! Je n'osais pas aller demander à mon voisin, pour ne pas avoir l'air trop parisien, vous voyez ? C'étaient des graines qui faisaient pousser des graines... Je n'étais pas sûr que ça allait m'amuser vingt ans.

Ce truc-là m'a fichu un cafard monstre ! Parce que ça me faisait penser à ma période menteur, colloque-menteur. On organisait des colloques de menteurs et on disait : « La décentralisation, c'est pas démocratique ! » et alors, vous aviez une vingtaine de gars... à qui on lançait des graines. Et qui allaient dire ailleurs : « La décentralisation, c'est pas démocratique ! » Ils disaient cela à cinquante personnes. A la fin, vous aviez quatre cents personnes totalement convaincues que la décentralisation n'était pas démocratique ! Mais personne ne changeait rien à ça et personne n'arrivait à faire un oignon avec ça : c'étaient des graines qui faisaient pousser des graines. Je ne sais pas comment vous dire... : c'était stérile.

Le plan de tomates

J'ai essayé les tomates aussi. Alors, la tomate, quand on ne vous explique pas qu'il faut la pincer... Parce que vous avez un machin qui apparaît entre la branche : il faut le pincer, parce que si vous ne le pincez pas... ! Moi, on ne m'avait pas dit. Hop ! Six tomates ! Hop ! Douze tomates ! Hop ! Dix-huit tomates ! Vingt-quatre ! Trente ! I was the king of the tomato !

J'étais aller couper des tuteurs en noisetiers, parce que ça monte, ça monte, hein ! A la fin, je coupais des trucs de 3m50 de haut, j'en étais rendu à 196 tomates sur 3m50 ! Mon voisin Breton, ce nul, il avait des

petits plans, tout petits comme ça, avec quatre ou cinq tomates ! Bon, lui, des grosses, d'accord.

J'ai un ami qui est venu me voir de Paris, il m'a dit : « C'est marrant, je ne connais pas cette race de tomates... » !

J'ai compris que le coup des tomates, c'était pas ça. Je ne suis pas idiot, non plus ! Je suis Parisien, mais pas idiot !

Alors, ça aussi, ça me faisait penser à ma période colloque-menteur. Quand on organisait un colloque de menteurs, on disait aux gens : « Voilà, on va vous dire des contre-vérités. Vous avez toujours entendu la vérité : qu'il faut balancer de la culture aux pauvres pour qu'ils poussent, qu'il faut faire de l'art contemporain dans les banlieues... - nous, on va vous expliquer que le problème, ce n'est pas un problème culturel. Ce n'est pas un problème de démocratisation de la culture. Ce n'est pas ça. Et ce n'est pas ça qu'il faut faire. Ce qu'il faut faire, c'est de l'éducation populaire ! Ce n'est pas du tout la même chose, c'est même le contraire ! Mais simplement, comme c'est votre métier et qu'il n'y a pas de raison de changer du jour au lendemain parce qu'on vous le dit, on va essayer de vous le prouver ! Mais il va falloir que vous soyez un peu patients, parce qu'il faut maîtriser des *hypotheses*. C'est-à-dire qu'il faut maîtriser plusieurs branches de la tomate avant d'arriver à l'éducation populaire. » Alors, les types demandaient : « Mais euh... C'est-à-dire : « ça va être long » ? » On répondait : « Il faut être patient, il faut qu'on commence, pour que vous compreniez pourquoi ce n'est pas un problème de culture mais un problème d'éducation populaire, il faut qu'on commence à la Révolution. » « On ne peut pas commencer plus tôt ? » « Non-non-non ! Et puis en plus, je ne parle pas de la révolution française, mais de la révolution anglaise ! La révolution industrielle, quoi ! 1750 ! »

L'hypothèse

On expliquait alors que tout ça commence avec la révolution industrielle. Le plan de tomates, c'est la révolution industrielle. Et on expliquait qu'une innovation technologique – (en l'occurrence, là c'était la vapeur, aujourd'hui c'est l'informatique. C'est pour ça qu'il y a une nouvelle révolution... mais ce n'est pas le sujet...) - donc, on expliquait qu'une innovation technologique va complètement bouleverser la façon de produire. Avant, il fallait trente personnes pour labourer un champ. Maintenant, il en faut une avec la machine. Et donc les vingt-neuf autres, qu'est-ce qu'elles font ?

On expliquait comment un changement de cette importance dans les rapports de production entraîne un changement dans les rapports sociaux. On expliquait que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, avec cette révolution-là, on allait passer d'une société de survie et de reproduction à l'identique à une société d'ascension sociale. *J'accumule* parce que je peux produire beaucoup plus, et je *transmets*.

Et donc, ma situation sera meilleure à la fin de ma vie qu'au début de ma vie et la situation de mes enfants sera meilleure que ma propre situation.

C'est ça, la grande magie de la révolution industrielle ! C'était tout à fait nouveau ! Pour la première fois sur cette planète ! c'est l'idée de l'ascension sociale !

J'expliquais ça. Bon, il y avait déjà une dizaine de types qui avaient décroché d'emblée et qui étaient partis au kir. Il en restait donc 90.

Et j'expliquais que pour rendre ça possible, ce mythe de l'ascension sociale, il faut faire péter tout le système qui empêche l'ascension et qui oblige à rester dans sa classe ! Donc : la révolution française. La révolution politique. Il faut créer une société d'individus dotés du droit de propriété : une société avec le droit d'aller se faire exploiter où l'on veut, quand on veut, par qui l'on veut... Les droits de l'homme !

J'expliquais que ça, c'était rendu supportable par la *culture* : la troisième branche de la tomate. Et la culture, c'est l'école. L'école comme *explication et comme légitimation des inégalités* !

Dix autres qui partent au Kir ! Il en restait quatre-vingts.

Ben oui, parce qu'avant, c'était Dieu l'explication des inégalités ! Dans une société de droit divin, si vous êtes inégal, c'est parce que Dieu l'a voulu ! A l'époque, c'était plausible. A partir de ce moment-là, si vous êtes en bas de l'échelle sociale et que d'autres sont plus haut, c'est parce que vous n'avez pas bien travaillé à l'école ! Si vous aviez travaillé à l'école, vous seriez plus haut ! D'ailleurs, au train où les élèves étudient à l'école, il ne devrait plus y avoir que des ingénieurs, des architectes... plus un seul ouvrier. J'expliquais donc que, maintenant, c'est vous qui êtes responsables de l'inégalité, puisque c'est votre mérite culturel qui fait que vous vous êtes positionnés dans l'échelle sociale !

Alors, il va falloir attendre Bourdieu, en 1962, pour comprendre que c'est une foutaise et un mensonge total. C'est vrai pour 1% de la population. 1% de fils d'ouvriers à l'université. Bon. Il y a 30% d'ouvriers en France. Les 99% qui restent, on s'en moque : si c'est vrai pour 1%, c'est que c'est vrai !

Ensuite, j'expliquais que la quatrième branche de la tomate... - là, nous en perdons dix autres qui vont au kir... - c'est que ce système, ce mensonge-là, il a l'air crédible dans une société de plein emploi. C'est-à-dire quand il y a du travail pour tout le monde, que personne ne traîne dehors avec des lacets défaits et des casquettes à l'envers ! Si vous êtes ouvriers et si d'autres sont ingénieurs, vous pouvez croire que c'est de votre faute, que si vous aviez fait ce qu'il fallait, vous seriez aussi ingénieurs... Mais ça ne marche plus dans une société avec 10 millions de chômeurs - enfin chez nous, c'est 4 millions nets et 6 millions de précaires.

Ca ne marche pas. Ou alors les gens sont surdiplômés. Et donc, j'étais obligé d'expliquer - alors là, c'est compliqué quand même... on en perdait encore dix au kir... - la fin du plein emploi. C'est pas évident à expliquer, la fin du plein emploi, la modification de la structure du profil par le mécanisme de la financiarisation du capital... Hop ! Kir !

Et donc, j'expliquais que, dans une société de chômage structurel de masse.... (Hop ! Dix au kir) ! Ca ne marche plus, le mensonge devient évident. Et surtout, ça modifie, ça *change la nature de l'action collective*... Une action collective dans une société de plein emploi, ça sert à faire un mensonge culturel ! Grosso modo, ça sert à diffuser de la richesse culturelle à partir de la richesse économique. Ca consiste à construire des maisons de jeunes, des théâtres, des bibliothèques, des piscines, des universités... Les maires sont des architectes, à ce moment-là.

Evidemment, ça ne marche plus dans une société où il y a 10 millions de chômeurs. Même en mettant plus de bibliothèques.... L'action publique change donc de nature : ça devient une action publique par dispositif. Un dispositif, ça signifie que, s'il y a des gens qui sont fragilisés par le marché de l'emploi, c'est de leur faute ! Et donc, ça devient une action publique contre ces gens-là, contre les jeunes, c'est-à-dire contre les moins de 30 ans, contre les femmes, contre les plus de 50 ans, (les vieux) et contre les gens issus de l'immigration... C'est-à-dire, contre

tous les gens supposés être fragilisés, avoir un handicap sur le marché du travail...

Vous savez que les gens qui ont un avenir, on les connaît : ce sont des hommes entre 30 et 50 ans, d'origine nationale, bien qualifiés mais pas trop. Le reste est considéré comme une population à risques. Quand vous vous appelez Fatima, que vous n'avez que votre bac et que vous avez 23 ans, vous avez quatre handicaps ! C'est dur quand même !

Et donc, j'expliquais ça. Il restait une cinquantaine de types. J'étais alors obligé d'expliquer qu'une action publique par dispositif, c'est un truc qui consiste à faire prendre les causes pour des réalités et les symptômes pour des causes. Et je leur expliquais la théorie de « l'excès de culture » ! Houla ! On en perdait beaucoup là ! « Quoi ? L'ex quoi ? » L'excès-de-cul-tu-re ! Il y a trop de culture. Vous avez toujours pensé qu'il n'y en avait pas assez : il y en a trop. Hop ! Kir !

J'expliquais donc évidemment qu'il y a trop de culture aujourd'hui, par rapport à ce que le travail, l'organisation du travail dans l'entreprise, nous autorise à exploiter comme savoirs, compétences et initiatives. C'est ça, l'excès de culture ! C'est former des gens qui sont secrétaires trilingues pour coller des timbres avec une seule langue !

Et dire aux gens qu'ils manquent de quelque chose et que c'est parce qu'ils manquent de quelque chose qu'ils n'ont pas de boulot, c'est honteux ! Enfin, quand on est de gauche, c'est un pur scandale ! Donc ... hop ! On en perdait dix au kir ! Ceux qui étaient de gauche. Allez, il en reste 30 !

Je continuais pas expliquer qu'une action publique par dispositifs contre els chômeurs, que ça fragilise la démocratie de représentation... Ben oui, vous comprenez, vous mettez des dispositifs contre les femmes pour les rendre un peu moins femmes, contre les Arabes pour les rendre un peu moins Arabes, contre les jeunes pour les rendre un peu moins jeunes, etc. Ça ne marche pas ! Chez nous, vous avez : la gauche, la droite, la gauche, la droite... Vous, ce sont des coalitions, je crois. La gauche, la droite, la gauche, la droite... qui prétendent qu'ils vont changer le chômage ! « Nous allons déclarer la guerre au chômage ! »

Ca ne marche pas évidemment, puisqu'on attaque les chômeurs ! Il faudrait s'attaquer à l'organisation du travail dans l'entreprise ! Mais ça, la propriété des moyens de production, on n'y touche pas, c'est le premier des droits de l'homme ! Et donc, si ça ne marche pas, pourquoi

élire des gens pour qu'ils disent qu'ils règlent des trucs, alors qu'ils ne règlent rien ? Est-ce que l'on ne pourrait pas confier nos intérêts à quelqu'un d'autre ?

Alors, là : branche suivante de la tomate !

Ca tombe bien, il y a des repreneurs, il y a le privé qui dit : « Moi, je veux bien m'occuper des hôpitaux, des centres de loisirs, de l'enfance... ! » On arrive alors à la question de la privatisation des politiques publiques. Là, vous perdez encore pas mal de monde ! Vous expliquez ça : la privatisation, cette politique publique, c'est la privatisation de l'intérêt général... Là, c'était l'hécatombe ! Et on arrive presque, rassurez-vous, dans les avant-dernières branches de la tomate !

Après, on expliquait que la privatisation, c'est une attaque massive contre le salariat. « Quoi, le salariat ? Pourquoi le salariat ? » Ben oui, le salaire, qui est le pilier du compromis social démocrate. Hop ! On en perdait dix !

J'expliquais que le salaire, pour tous les gens qui n'ont pas réfléchi à la question - comme moi au début - on croit que c'est « l'argent qu'on vous donne en échange de votre travail ». Pas du tout ! Ca, c'est la moitié du salaire. C'est ce qu'on appelle le salaire direct. Vous oubliez l'autre moitié : le salaire socialisé. C'est-à-dire l'argent qu'on donne à d'autres que vous avec votre travail. Le salaire maintenu pour les gens qui sont à la retraite, pour les gens qui sont malades et pour les gens qui sont au chômage, l'assurance maladie, l'assurance que les patrons appellent les charges sociales - qui sont en réalité des cotisations ! Et le patronat veut nous le vendre maintenant, c'est génial ! Il veut nous vendre des retraites, de la maladie... Extraordinaire. Parce que c'était ça qui avait empêché la révolution en France, après la Russie en 1917 quand ça pétait partout, que l'Allemagne s'y mettait. C'est parce qu'ils ont lâché ça qu'il n'y a pas eu la révolution, maintenant qu'ils attaquent ça...

Donc, je disais que, si l'on veut éviter ça, cette société toute marchande, où tout se vend, tout s'achète, il faut donc faire un travail d'éducation populaire. C'est-à-dire, faire un travail de culture. Au sens d'utiliser des moyens d'expression que peuvent être le théâtre, la musique, le cinéma, l'écriture, etc. Il faut faire un travail dans les services publics, dans des dispositifs, pour en dévoiler le mensonge et pour re-dégingoler toute la pyramide. Faire un travail avec les agents d'insertion - qui savent très bien qu'ils n'insèrent personne... enfin, ils ne sont pas idiots à ce point-

là, mais ils ne peuvent le dire nulle part ! - un travail qui consiste à montrer que l'insertion est un pur mensonge.

« L'insertion » : voilà un concept opérationnel très chouette ! Vous savez comment on fait partie d'une société ? On fait partie d'une société quand on a la capacité de la contester. Il n'y a pas d'autre moyen. Ça s'appelle l'intégration. Le mot a été dévoyé, mais peu importe. Pour faire partie d'une société, c'est 1968. Regardez, je vais m'intégrer :

(il fait mine d'écarter un groupe avec les bras pour prendre bruyamment sa place)

« Poussez-vous, je ne suis pas d'accord ! » Lààà, voilà ! Vous faites partie de cette société !

L'insertion, c'est le contraire. L'insertion ?

(Il fait mine de se faufiler le plus discrètement possible dans une ronde)

Vous imaginez : ils sont tous en train de marcher, vous faites comme ça, vous faites : « Hop ! »

Il y a un nom pour ça. Comment ça s'appelle ? Ce sont les énoncés performatifs. C'est pire que le concept opérationnel ! Ça veut dire que c'est le mot qui fait exister la chose. Ça veut dire que si vous acceptez d'utiliser ce mot-là, l'insertion, c'est vous qui faites exister l'insertion. L'insertion, cela veut dire que vous acceptez qu'il n'y ait pas de place pour tout le monde

Bachelard disait : « Un mot, c'est une théorie ». Donc, si vous dites « insertion », derrière, vous acceptez de dire qu'il n'y a pas de place pour tout le monde. Si vous acceptez de penser en terme d'insertion, c'est qu'il n'y a pas de place pour tout le monde et donc vous fabriquez l'insertion ! C'est génial ! C'est extraordinaire ! Par conséquent, l'insertion, vous détricotez tout le truc ! Vous prenez un fonctionnaire, un agent qui subsidie des associations qui font de l'insertion, vous lui expliquez le coup des dispositifs - ah oui, effectivement, c'est de la paix sociale ! - à la fin, le type finance la révolution !

Logiquement. Sauf que là, il ne restait plus que deux ou trois types dans la salle.

On concluait le plan de tomates en disant : c'est ça, l'éducation populaire ! C'est de travailler des représentations de l'intérêt général pour en faire ressortir les contradictions.

Il en restait deux ou même un... Et alors là, on le finissait avec la dernière définition.

On l'achevait. Parce que - ça tombe bien ! - cette dernière définition-là, c'est la définition de la démocratie. Je vous la donne en vitesse. C'est la définition de Paul Ricoeur : « Est démocratique, une société qui se reconnaît divisée, c'est-à-dire traversée par des contradictions d'intérêts, et qui se fixe comme modalité d'associer à parts égales chaque citoyen dans l'expression, l'analyse, la délibération et l'arbitrage de ces contradictions. »

(l'acteur fait mine de s'adresser à une salle vide)

« Il y a quelqu'un ? »

Le type était parti. C'est dommage, car cette démonstration est lumineuse ! Parce qu'elle permet de comprendre qu'il y a quatre temps dans le processus démocratique et que l'expression n'en est que le premier temps.

Une fois que vous avez la liberté d'expression, vous n'avez toujours rien fait ! C'est pour ça que vous pouvez dire : « Fuck la police ! », « Nique ton maire », tout ce que vous voulez... Vous avez même des subventions pour ça chez nous ! Tant que vous n'attaquez pas le deuxième temps de la démocratie, qui est l'analyse. L'analyse politique : avec les jeunes, ou les vieux, ou ce que vous voulez, les trop femmes, etc. Vous n'avez rien fait. Cela s'appelle le ministère de la culture et cela nous consiste à faire croire à la liberté d'expression, à condition qu'on ne fasse pas de politique et qu'on ne veuille rien changer.

Et quand j'expliquais ça, il n'y avait plus personne dans la salle : le type était parti, vous étiez tout seul ! On regardait le plan de tomates, on disait : « Mais pourtant, c'est ça ! Mais si, c'est ça ! Révolution...tac, l'école... tac, la culture..., démocratisation culturelle... tac, la fin du plein emploi, les dispositifs, la crise de la démocratie, l'orientation politique... Mais si, c'est ça, si ! » Personne. Ils étaient tous retournés diffuser de l'art contemporain dans les banlieues, torchés au kir.

Et tout ça, Madame et Messieurs, tout ça à cause de qui ? A cause de mademoiselle Faure !

Parce que, quand elle a accepté de me parler le deuxième jour, et bien moi, j'ai commencé à comprendre !

« En 1940, Monsieur, j'étais jeune professeure de français au lycée de jeunes filles à Oran, en Algérie. Lorsque l'état français a promulgué les lois portant statut des Juifs en France. La première chose que l'on nous a demandé... Nous avons reçu un jour une circulaire nous demandant de dresser les listes des élèves juifs de notre établissement, afin qu'ils soient expulsés. Puisque l'état français avait décidé que les Juifs n'auraient plus le droit de bénéficier de l'instruction publique. »

C'était compliqué » à l'époque, d'un seul coup des français découvraient qu'ils n'étaient pas français. Pas évident à comprendre !

Elle m'a dit :

« Monsieur, j'étais horrifiée ! Mais j'étais plus encore horrifiée quand je me suis rendue compte que j'étais la seule à être choquée ! Toutes mes collègues m'ont dit : Christiane qu'est-ce qu'on peut faire ? On ne peut rien faire à ça, c'est une loi ! Et puis, si on ne désigne pas les Juifs, c'est nous qui allons êtres renvoyées ! Est-ce que tu seras plus utile une fois que tu seras renvoyée ? Et puis, tais-toi, tu vas avoir des ennuis ! Tu vas être déportée ! »

Et Christiane Faure me raconte : « Monsieur, nous avons fait les listes. Et moi, j'ai regardé mes jeunes élèves descendre la colline d'Oran avec leurs petites blouses roses sous le bras. Et j'ai pleuré, Monsieur. Et je me suis dit que plus jamais, je ne pourrais être enseignante, plus jamais. J'enseignais Diderot, Rousseau, Montesquieu, Voltaire... ! Monsieur, sachant les enseigner, nous aurions dû savoir les défendre ! »

Alors, elle me raconte qu'elle résiste. Oh, pas grand chose : elle donne des cours en cachette aux jeunes élèves juives chez elle. Ca se sait, on la menace. On lui dit qu'elle va être déportée. Mais l'Algérie est libérée très tôt.

En 1942, le gouvernement provisoire de la République Française s'installe à Alger et un nouveau ministre - non plus de l'instruction publique, mais de l'éducation nationale - décide de constituer un cabinet. Il va chercher un philosophe qui s'appelle Jean Guéhenno, qu'on a un

peu oublié aujourd'hui, proche du parti communiste : un type important à l'époque. Il va chercher d'autres personnes : Messieurs Bayen, Badvent et... Mademoiselle Christiane Faure !

Mademoiselle Christiane Faure rentre donc dans le premier cabinet qui va reconstituer un « Ministère de l'éducation nationale ». Parce que ce n'est plus un problème d'instruction. Avec Auschwitz, avec le nazisme, on sait désormais que ce n'est pas parce qu'on est instruit, qu'on préfère nécessairement la démocratie au fascisme ! Et qu'on peut être parfaitement instruit et être un nazi... Il y a dans l'intelligentsia française, il y a parmi les plus hauts dignitaires allemands, des gens qui ont un très haut niveau d'instruction.

Et ça, Mesdames et Messieurs, c'est un traumatisme pour ce ministère ! Parce qu'il est désormais obligé d'accepter une idée toute simple, que Monsieur le Marquis de Condorcet avait déjà exprimée en 1792, quand il avait présenté son plan d'éducation à l'assemblée. Condorcet avait dit : « Attention, si vous vous contentez de faire de l'instruction des enfants, vous allez simplement reproduire une société dont les inégalités seront désormais basées sur les savoirs ! ».

Si vous voulez fabriquer une république et une démocratie, il vous faut donc un deuxième volet. Il vous faut faire de l'éducation politique des adultes ! Parce que la démocratie, ça ne tombe pas du ciel. Ça ne marche pas tout seul : il faut y réfléchir pour la préférer. Il faut faire un travail critique permanent.

Et donc, en 1944, Mesdames et Messieurs, en France, on crée dans le Ministère de l'éducation nationale une chose incroyable, pour laquelle il aura fallu une Shoah de vingt millions de morts pour qu'on accepte cette idée ! Cette idée toute bête, qu'il est de la responsabilité de l'état de prendre en charge l'éducation politique des adultes !

Et comme on ne peut pas faire de l'éducation politique avec des enfants, on va en faire avec les « jeunes ». Attention, ne faites pas d'anachronisme, Mesdames et Messieurs : en 1944, quand on parle d'un « jeune », ça veut dire que ce n'est plus enfant, mais que c'est devenu un adulte ! Un jeune en 1944, ça a 21 ans !

Aujourd'hui, quand on parle d'un jeune, c'est un adolescent d'origine immigrée dans une tour de quinze étages avec les lacets défaits et la casquette en arrière ! Mais à l'époque, ils ne sont pas là : on n'a pas fait venir leurs parents pour les employer dans nos usines, on n'a pas

construit les cages à poules de quinze étages. Ca va venir après, cette définition du jeune ! Quand un homme politique aujourd'hui parle d'un jeune, il parle rarement d'un type qui a 21 ans, une cravate et qui étudie à Sciences Politiques !

Donc, à côté des grandes directions classiques de ce ministère, la direction du Primaire, la direction du Secondaire, la direction du Supérieur, la direction des Arts et Lettres - on va y revenir à celle-là ! - et la direction de l'Education Physique et des Activités Sportives... on crée une toute nouvelle direction en 1944. Qu'on appelle une direction de « l'Education Populaire et des Mouvements de Jeunesse ». Car, évidemment, on ne va pas confier ce travail d'éducation politique à des enseignants : on va le confier aux cadres des mouvements de jeunesse !

Et Mademoiselle Faure est chargée de ça, chargée de recruter des instructeurs nationaux d'éducation populaire. Elle va aller chercher, dans ce que l'on appelle à l'époque, « la culture populaire ». C'est un truc qui a disparu depuis que maintenant il y a la culture. La culture a cessé très rapidement d'être populaire chez nous. Chez vous, en Belgique, c'est encore très populaire ! Chez nous, c'est très élitiste. .

On va donc chercher des gens du cinéma, des professionnels... Monsieur Chris Marker en fera partie un jour ; de la radio : Monsieur Pierre Schaeffer, qui va créer Radio France... On va chercher des gens du théâtre : Monsieur Hubert Gignoux ; on va chercher des gens du livre, des écrivains... On va chercher des économistes, on va chercher des ethnologues, on va chercher des professionnels du champ culturel !

A l'époque, la culture, c'est une grande chose, Malraux n'a pas encore ratatiné cela aux beaux-arts ! On va donc voir ces gens et Mademoiselle Faure leur demande à tous : « Est-ce que vous accepteriez de sacrifier votre carrière pour venir créer, inventer de toutes pièces, les conditions d'une éducation politique des jeunes adultes en France ? »

Ils sont dix-huit à embarquer. L'une d'entre elle, Mademoiselle Nicole Lefort des Ylouses - que j'ai rencontrée - me raconte que, quand elle voit Mademoiselle Faure pour la première fois, elle est terrorisée. Elle demande à Mademoiselle Faure : « Mais... en quoi va consister mon travail ? » Mademoiselle Faure lui répond : « Mademoiselle, si vous ne le savez pas, vous n'avez rien à faire ici ».

On allait demander à ces gens d'inventer. C'était quelque chose qui ne s'était encore jamais fait ! C'est-à-dire le travail critique de la démocratie ! Et c'était une responsabilité d'Etat !

Alors ils se mettent au travail. Mais la guerre froide arrive... Et figurez-vous que les communistes aimeraient bien mettre la main sur cette « direction de l'éducation politique des jeunes ». Les gaullistes ne sont pas chauds de voir un communiste s'occuper de l'éducation politique des jeunes français et les communistes ne veulent surtout pas que ce soit un gaulliste qui s'occupe de l'éducation politique des jeunes, etc. etc.

Or, ce sont les gaullistes qui vont gagner. Mais ce sont les communistes qui sont rapporteurs du projet à l'assemblée nationale.

Et mademoiselle Faure me raconte qu'en 1948, les communistes, voyant qu'ils ne pourront pas mettre l'un des leurs dans la direction, préfèrent - plutôt que ce soit un gaulliste - préfèrent tout saboter et empêcher ça ! C'est un choix politique. Ils ont peut-être eu raison, peut-être eu tort, on ne sait pas...

Elle me raconte que Monsieur Roger Garaudy, en 1948, déclare, à la stupeur générale, en pleine chambre, que le groupe communiste propose pour mesure d'économie publique de fusionner la toute jeune « Direction de l'Education Populaire des Mouvements de Jeunesse » avec la gigantesque « Direction de l'Education Physique et des Activités Sportives »... Pour créer une très bizarre, très curieuse, très improbable « Direction Générale de la Jeunesse et des Sports ». Matrice du ministère qui existe encore actuellement chez nous et dont les fonctionnaires, soixante ans après, se demandent encore ce que peut bien vouloir dire « jeunesse et sports »... Est-ce que ce sont des jeunes qui font du sport ? Bon, le sport, on voit ce que c'est, mais alors la jeunesse... ?

Comprenez bien, Mesdames, Messieurs, que « jeunesse et sports », c'est un anti-concept. Jeunesse et sports, c'est un truc inventé pour tuer du politique et pour dire : il n'y aura pas d'éducation politique des jeunes Français.

Ce n'est pas grave, ils font du kayak, c'est déjà ça !

C'est le premier avortement de ce projet indispensable. Mais il va y avoir une deuxième avortement : Jean Guéhenno, quand il voit ça, donne sa démission. Il comprend.

Christiane Faure, elle, quand elle voit ça, elle dit : « Ok. Je pars en Algérie ». Parce qu'en Algérie, elle va diriger une direction d'éducation populaire qui n'est pas rattachée aux sports ! Elle me raconte, pendant cette journée insensée où je n'ai pas eu le droit de l'enregistrer, elle me raconte qu'elle va faire un travail avec les soldats du contingent. Ils vont écrire sur ce qu'ils vivent. On va la traiter de communiste, c'est une fonctionnaire d'état.

Elle va faire du théâtre en arabe avec les Arabes en pleine guerre d'Algérie : l'OAS veut la tuer, elle et son équipe ! Elle va monter des spectacles : elle fait venir 200 chevaux pour monter « La Tentation de la Croix », pour monter les pièces de Roblès... Elle fait venir 200 chevaux sur le port de Mers El-Kebir avec toute la population ! Bien avant le Puy du Fou chez nous, avec l'autre-là...

Elle me raconte ça. Elle raconte, raconte... et moi je m'accroche pour en garder le plus !

Et pendant ce temps-là, en France, les instructeurs de l'éducation populaire n'ont plus qu'une seule idée : c'est se sauver du sport ! On leur construit, en 1948-49, des « centres régionaux d'éducation populaire et sportive ». Ils arrivent, ils regardent et disent : « Bonjour, où est le théâtre ? » « Euh... ben, il y a le gymnase. Vous n'avez qu'à mettre des rideaux ! » « Où est la salle de cinéma ? » « Eh bien... il y a le gymnase. » « Oui mais, où est l'atelier d'arts plastiques ? » « Il y a le gymnase. »

Ils ont compris qu'il faut qu'ils s'en aillent. Alors, ils écrivent un livre en 1954, dans lequel ils réclament d'avoir leur propre direction, leur propre administration et ils appellent ça « Pour un ministère de la Culture ».

Mesdames et Messieurs, un « ministère de la Culture » en 1954, c'est très-très culotté ! Parce qu'il n'y a eu, à ce moment de l'Histoire, que trois ministères de la culture dans le monde. Un chez Hitler, un chez Mussolini et un chez Staline. Pour une raison assez simple à comprendre : c'est que la notion même de ministère de la culture est totalement incompatible avec l'idée de démocratie.

Je ne vous parle pas d'un secrétariat d'Etat aux Beaux arts, qui pensionne des artistes officiels comme c'est le cas aujourd'hui ! Je ne vous parle pas de ça. Je vous parle d'un vrai « Ministère de la Culture ».

Parce qu'un Ministère *de la Culture*, cela veut dire que l'état dit le sens de la société... et ça, c'est la définition du fascisme.

Mais eux se disent qu'il doit y avoir moyen d'avoir un ministère de la culture démocratique. Ce sera forcément un ministère qui va travailler la question démocratique en permanence. Ce serait un ministère de l'éducation populaire...

Vous voyez bien comment aujourd'hui ce ministère prétend travailler la question démocratique... ! Il est là pour nous faire croire à la démocratie en faisant pipi par terre ! Mais eux, à l'époque, ils utilisent le théâtre, ils utilisent le cinéma, ils utilisent tout ce qu'aujourd'hui déteste le ministère de la culture ! « On ne doit pas utiliser le théâtre pour parler de la vie des ouvriers ! Ca, c'est tuer l'art ! L'art n'a pas à servir une cause sociale ! » Tout le discours d'aujourd'hui.

Et je demande à Mademoiselle Faure : « Mais est-ce que vous aviez des contacts avec Mademoiselle Jeanne Laurent ? » Mademoiselle Laurent dirige la direction des Arts et Lettres. Son problème à elle, Jeanne Laurent, ce sont les Beaux Arts. Voilà, c'est les Beaux Arts, c'est bien : il faut financer les artistes ! C'est très bien. C'est elle qui va donner sa première subvention à Jean Vilar pour faire le festival d'Avignon.

A côté de Jean Vilar, il y a un type dont vous n'avez jamais entendu parler, c'est Jean Rouvet. Lui, c'est un instructeur d'éducation populaire. Il va construire le festival d'Avignon, les CEMEA à Avignon, tout ça... Vous croyiez que c'était Jean Vilar qui avait tout fait ? Evidemment, on vous a toujours dit la vérité à vous !

Ils veulent donc un ministère de la culture ! Et ils pensent à Albert Camus pour être leur ministre. Camus à l'époque a dirigé une maison de la culture en Algérie, a créé un théâtre qui s'appelle « le théâtre du travail »... Vous imaginez ? Un gars qui milite pour la création collective, contre la création individuelle... bref. Un anti-Malraux. Et Camus est marié à la sœur de Mademoiselle Faure. Mais peu importe. C'est vrai, peu importe, Mademoiselle Faure est la belle-sœur de Camus, on ne va pas passer la nuit dessus !

Camus se tue en voiture.

Et là-dessus, en France : un putsch. En 1958, un général prend le pouvoir en France. Vous connaissez son discours célèbre : « Pourquoi voulez-vous, qu'à 77 ans, je devienne un dictateur ? »

Et ce général a dans ses valises, un admirateur forcené, un chantre : André Malraux. Complètement dingue selon les uns, totalement génial selon les autres. Attention, je ne suis pas en train de parler de Malraux-écrivain : il a eu le Goncourt en 1937 « Chen soulèverait-il le moustiquaire etc. » (La condition humaine).

Je vous parle de Malraux-ministre ! Moi si, aujourd'hui en France, on veut confier un ministère à Houellebecq, j'émigre au Venezuela ! Mais bon, De Gaulle veut un ministère pour Malraux.

Malraux est shooté à une idée et une seule... L'idée de « La grandeur de la nation française ». Malraux se perfuse à la France... se drogue à la France...(Pas seulement à ça, d'ailleurs) ! C'est pour cela qu'il adore De Gaulle, c'est un authentique mégalomane.

Malraux est un hurluberlu génial et rigolo qui fait rire absolument tous les députés ! Il a été ministre de l'information sous la 4^{ème} république et De Gaulle veut lui confier un ministère ! Et Debré, le père du fils actuel, est complètement embêté avec ça : donner un ministère à Malraux ! Il va donc voir Malraux. Vous savez, à cette époque - on sort de la 4^{ème} république - les ministères durent trois semaines à peine !

Il va voir Malraux et il lui dit : « Monsieur Malraux, voilà : le Général voudrait vous confier un ministère. Qu'est-ce que vous souhaitez être comme ministre? ». Et Malraux répond : « Je veux être ministre... de la jeunesse ».

Alors, Mesdames, Messieurs, faites très attention ! En 1958, il y a eu trois ministères de la jeunesse dans le monde. Un chez Hitler, un chez Mussolini et un chez Staline.

Hé oui ! Parce qu'un ministère de la jeunesse, dans ces années-là, ce n'est pas du tout le ministère rikiki des adolescents en banlieues qu'il faut calmer ! C'est pas ça, « ministère de la jeunesse » ! Ca veut dire : « ministère de la société civile » ! Dedans, vous avez l'éducation nationale, les affaires sociales... Une espèce de gigantesque ministère de la pâte à modeler sociale, c'est ça, le ministère de la jeunesse ! Et Malraux veut ça.

Malraux est un authentique mégalomane, un vrai ! Génial, mais mégalomane. Et il veut ça ! Donc, on lui répond : « Non-non-non ! Le fascisme, ce n'est

pas encore très loin ! » On lui dit : « Non-non-non ! On ne va pas faire un ministère de la jeunesse en France ! »

Alors, Malraux fait un deuxième choix. Il dit : « Je veux être ministre de la recherche ». L'élite, là, avec la bombe atomique ! Avec les scientifiques, les trucs... ! On lui dit qu'il n'a pas les compétences.

Alors, il fait un troisième choix. Il dit : « Je veux être ministre de la télévision ». Debré se dit : « Non ! Non ! Non ! » Il y a quatorze postes de télé en France en 1958 – vous voyez le genre ! - ça fait rigoler absolument tout le monde la télévision ! Tout le monde parie cinq ans maximum sur cet objet-là : une boîte en bois avec une nana qui parle dedans et une horloge pour donner l'heure... !

Debré ne comprend absolument pas ce que peut être un ministre de la télévision. Il ne voit pas du tout ! Malraux, lui, a compris. Malraux est génial. Dangereux, mais génial. Malraux a déjà compris et il veut être ça : il veut être ministre de la télévision. Et on lui dit non, parce qu'on ne sait pas à quoi sert un ministère de la télévision. Donc il boude !

Debré retourne voir De Gaulle, De Gaulle enguirlande Debré, De Gaulle pique une colère en disant : « J'exige un ministère pour Malraux ! ».

Vous remarquerez que Malraux n'a pas demandé à être ministre de la culture. Evidemment, vous, vous croyez que c'est Malraux qui a inventé le ministère de la culture. C'est normal on vous a toujours dit la vérité. La vérité officielle, vous n'avez jamais entendu la plus petite contre-vérité sur la question. Malraux, il n'y avait même pas pensé à être ministre de la culture. Ce n'est pas Malraux qui a fabriqué ce ministère, c'est un personnage beaucoup plus discret et beaucoup plus puissant qui s'appelle Emile Jean Biasini. On va y venir...patience.

Debré a lu la brochure de Robert Brichet, qui a remplacé Christiane Faure à Paris. Il a lu la brochure des instructeurs, qui s'appelle « Pour un ministère de la culture ». Coïncidence incroyable ! Et Debré se dit : « Je vais proposer à Malraux un ministère des affaires culturelles, ça va l'occuper trois semaines ! » Il retourne voir Malraux et lui dit : « Monsieur Malraux, est-ce que vous accepteriez d'être ministre des affaires culturelles ? ». Et Malraux accepte, ben tiens !

Malraux accepte, mais il faut lui donner des fonctionnaires ! Et personne ne veut aller travailler chez Malraux. Personne. Il y en a même un, célèbre aujourd'hui, qui y va en cachette à condition que ça

n'apparaisse pas dans son dossier ! Personne ne veut aller se ridiculiser chez Malraux dans un ministère grotesque.

Et donc, on lui construit son ministère, on va chercher au ministère de l'industrie, le cinéma, on va chercher les Arts et Lettres à l'éducation nationale - normal : on lui donne les Beaux-Arts ! - et puis, on lui donne l'éducation populaire, on lui donne les CEMEA, les maison de jeunes qui sont déjà au point, la ligue de l'enseignement, les francs et franches camarades, peuple et culture... Tout ça... ! Et puis, on lui donne les instructeurs nationaux d'éducation populaire...et Mlle Faure revient d'Algérie et elle intègre le cabinet de Malraux pour construire enfin un vrai ministère de l'éducation populaire.

On lui donne tout ça et là, nos instructeurs se disent : « Ca y est, on a gagné, on a notre ministère de la démocratie ! On l'a ! »

Pierre Moinot - qui est à l'académie française aujourd'hui. Christiane Faure, et d'autres se mettent au travail pour fabriquer un ministère de la culture qui est un ministère de l'éducation populaire...

Et bien, non. Ils n'ont pas gagné. Parce que, comme on ne trouve pas de fonctionnaires pour les donner à Malraux, on va lui des fonctionnaires dont personne ne veut : les fonctionnaires rapatriés de la France d'Outre-mer. C'est-à-dire tous les fonctionnaires qui sont virés par la décolonisation : des gars qui reviennent du Tchad, etc. Type... pas très à gauche - je ne sais pas comment vous dire ça ! - plutôt le volet « aspect positif de la colonisation », vous voyez... Des gars formés à une école terrible, qui s'appelait - qui n'existe plus – l'ENFOM : l'école nationale de la France d'Outre-mer. Donc des types qui sont habitués à travailler vite, beaucoup plus vite qu'un fonctionnaire français, à construire des ponts, des routes, des ponts, des routes, des ponts, des routes, à défendre la culture française, la grandeur de la France, la puissance de la France, etc.

Ces gars qui reviennent du Tchad : « Chez Malraux, chez Malraux... ! » Et c'est eux, Mesdames et Messieurs, c'est eux - parce qu'ils sont terriblement efficaces - qui vont construire le ministère de Malraux. Malraux est incapable de construire un ministère. Incapable.

Malraux, le jour où il essaye de défendre son budget à l'assemblée nationale - son budget, ses sous ! - il lit trois lignes et il dit : « Et euh...et j'en passe et ça lasse... » ! Et il jette les feuilles en l'air et fait :

« Antigone est entrée... » Comme ça ! Et tous les députés reviennent, pour écouter Malraux ! C'est authentique !

Donc, ce n'est pas Malraux qui a fait le ministère de la culture. Ce sont ces fonctionnaires-là. Mais la première décision de Biasini - Emile Jean Biasini, au moins vous aurez entendu son nom pour ceux qui ne le connaissaient pas ! Un type très, très important, très puissant ! Il va rester très discrètement : on va le retrouver sous Mitterrand comme directeur des grands travaux. C'est le type qui va surveiller Jack Lang... - et donc, ce gars-là va tout de suite comprendre l'intérêt du programme des maisons de la culture. L'intérêt pour l'état. Pour la puissance de l'Etat.

Et il va complètement détourner le projet que Christiane Faure et les autres ont commencé à écrire... Une maison de la culture, avec Christiane Faure et les instructeurs, c'est une maison où tout le peuple, toutes les associations, les ont le droit de venir, c'est leur maison.

Avec le troisième projet, celui que va rédiger Biasini, le peuple n'a pas le droit de mettre les pieds dans une maison de la culture. Ça n'est pas pour le peuple, ça n'est pas pour les pouilleux ! Ce ne sera pas le hangar des galas de fin d'année en tutus roses des associations de parents d'élèves !

Une maison de la culture version Biasini, ça va être là où l'on va montrer l'élite, la puissance de la France : « La France du haut ! » Vous avez remarqué que le peuple est en bas en général ? « Les plus hautes œuvres de l'humanité et d'abord de la France » ! Et la première décision de Biasini, c'est de virer l'éducation populaire : il comprend tout de suite ce que c'est ! Tout de suite. Il dit à Debré : « Vous me reprenez ça, vous me le renvoyez à Jeunesse et Sports. » Debré râle, mais accepte.

Mesdames, Messieurs, le deuxième avortement de ce projet incroyable d'une direction de l'éducation politique, une direction de la démocratie, s'appelle « ministère des affaires culturelles » ! Mademoiselle Faure dégoûtée rejoint « Jeunesse et Sports », cette fois-ci pour toujours. Elle y finira sa carrière en 1972 en refusant de parler d'éducation populaire.

« L'éducation populaire, Monsieur, ils n'en n'ont pas voulu. Ça n'intéresse plus personne aujourd'hui. Au revoir. »

Ce ministère va faire des dégâts absolument considérables, mais va devenir un ministère idéologiquement très important. Quand Malraux va

partir, à un moment on aura un centriste - chez nous, on a le centre aussi ! - avec Duhamel. Un ce centriste en France, quand il arrive, il dit : « Bon, moi je n'ai pas d'idée, qu'est-ce que vous proposez ? » ! Duhamel est un type qui se laisse influencer par des gens très-très bien, des gens de peuple et culture - Joffre Dumazier... - tous ces gens-là vont lui dire : « Faut arrêter les folies à la Malraux ! Faut arrêter ça, cet élitisme grotesque, c'est une horreur ! Vous allez construire un ministère de la super distinction totalement anti-populaire, c'est un crime ! C'est complètement ratatiner la culture aux Beaux Arts, à l'art, à l'expression artistique la plus bourgeoise ! Enfin, c'est de la folie furieuse ! »

Quand Biasini va chercher de l'argent auprès du commissariat au plan, les fonctionnaires du plan, en 1960, regardent son projet et lui disent : « Mais enfin, il y a quelque chose qui ne va pas, Monsieur Biasini, dans voter projet de ministère de la culture : il n'y a que les Beaux Arts ! Vous avez oublié l'information économique des populations ! »

A cette époque-là, Mesdames et Messieurs, l'information économique faisait encore partie de la culture. Aujourd'hui, c'est fini. Dommage. Le ministère de la culture subventionnerait ATTAC, qui se porterait un peu mieux, mais bon...!

Duhamel meurt tout de suite après, d'un cancer. Après, il y a deux ou trois ministères... Jusqu'à la super catastrophe ! En 1981, on récupère Super Malraux ! Jack Lang, il s'appelle ! L'homme des phrases historiques : « La fête de la musique ne sera pas une fête de la merguez ! », « L'économie et la culture, c'est la même chose... » ! Il en a sorti deux ou trois bonnes, Jack Lang.

Et Jack Lang va comprendre comment on empêche les gens de faire de la politique, qui est une activité très démodée pour les socialistes, et va propulser l'idée de la culture contre l'idée du politique. Ça s'appelle « moderniser la politique », faire ça. Jack Lang comprend que le ministère de la culture va être une façon de rendre extraordinairement ludique le capitalisme. Je ne sais pas si vous avez vu la cérémonie d'ouverture des Jeux Olympiques, mise en scène par un français qui s'appelle Decouflé ? Normalement, la cérémonie des Jeux Olympiques, c'est la cérémonie la plus fasciste du monde : c'est les nations qui défilent au pas de l'oie... Alors, traité par Jack Lang, ça donne... qu'ils défilent avec des plumes dans le cul ! C'est super rigolo ! Alors, du coup, on ne voit pas que c'est fasciste.

Oh c'est cool, quoi, le capitalisme ! Ouais, c'est ça, ouais ! En fait, Jack Lang, le ministère de la culture, ça va être un ministère du capitalisme rigolo quoi !

Et ce ministère va faire un travail terrifiant dans l'ordre des langages et des représentations mentales ! Notamment, il va changer le héros de la gauche. Avant, dans les années 70, le héros de gauche, c'était l'ouvrier qui s'organise collectivement pour résister. Après Jack Lang, pour les socialistes chez nous, le héros, c'est l'artiste qui reste tout seul pour créer en regardant son nombril : c'est cela être de gauche... Etre de gauche, c'est défendre la création artistique. Ce n'est pas défendre les ouvriers. De toutes façons, il n'y en a plus !

Chez nous, on a posé la question à des étudiants de 5^{ème} année : « Combien y a-t-il d'ouvriers en France ? » Ils ont répondu qu'il y avait 5% d'ouvriers en France. Des étudiants de 5^{ème} année !

Il y a 30% d'ouvrier en France ! 30% ! Et bien, grâce à la culture, vous en avez 25% qui ont disparu ! Ils ne sont plus dans nos imaginaires, ils ne sont plus à la télévision, ils ne sont plus dans le théâtre, ils ne sont plus au cinéma... La condition ouvrière, Mesdames et Messieurs, a disparu !

C'est une bonne nouvelle.

Le ministère de la culture va faire un travail terrifiant - mais terrifiant ! - qui va consister à remplacer du politique par du culturel.

J'explique vite fait, avec un petit schéma idiot...

(Il met les deux mains l'une au-dessus de l'autre)

Le politique, c'est un jugement de valeurs qui consiste à dire « Ceci est mieux que cela ». Bon voilà, ça, c'est politique ! Par exemple, vous dites : « Une société qui décrète l'égalité de l'homme et de la femme est une société *meilleure* qu'une société qui ne la décrète pas ». Maintenant, je vous le fais en culturel, regardez bien...

(Il bascule les deux mains en parallèle à la même hauteur)

Hop ! « Une société qui décrète l'égalité de l'homme et de la femme, c'est un choix d'organisation culturelle, c'est une expression culturelle ! Une société qui décrète que l'homme et la femme ne sont pas égaux et que même les femmes, c'est moins que des chèvres... c'est une autre expression culturelle ! » Et une expression culturelle n'a rien à dire à une autre expression culturelle. Elle est respectable en tant qu'expression culturelle. C'est ça l'égalité ! Elle est pas belle la vie pour un socialiste ?

Donc, d'un côté, là, vous interdisez l'excision ; de l'autre, là, vous dites : « Je ne vois pas pourquoi on irait embêter ces gens-là s'ils on choisi d'exciser » ! Voilà.

Vous voyez un peu le discours. Je ne veux faire de peine à personne. Comme disait une candidate à la présidence de la République, chez nous... « Bon, si c'est comme ça qu'ils veulent, pourquoi pas ! ? »

Et donc, ça, c'est culturel et c'est politique. Et ça détruit constamment du politique. Pour ceux qui ont vu ça peut-être à l'époque - vous savez, en 1989, quand la France a célébré le bicentenaire de la révolution française ? - un truc terrible ! Alors, c'est terrifiant, parce que juste avant

cet événement, toutes les nations, tous les intellectuels du monde pensaient que ça allait être un moment terrible, le bicentenaire de la révolution française ! Un moment où on allait dénoncer ! Où la France allait dénoncer toutes les dictatures dans le monde : en Afrique du Sud, en Amérique du Sud... ! Et tout le monde attendait, tout le monde, tous les intellectuels du monde entier attendaient... le bicentenaire de la révolution française !

Alors, ça n'a pas été ça du tout. Puisque Monsieur Jean-Noël Jeanneney, qui était responsable de cette commémoration, a déclaré officiellement : « La France n'a plus de leçons à donner au reste de l'humanité ».

C'est une commémoration bizarre, parce qu'au moment de la révolution française, du politique il y en avait – houlala ! - du jugement de valeurs il y en avait – terrible ! La France avait déclaré, c'était à mourir de rire, qu'elle allait « délivrer les peuples opprimés qui en feraient la demande ».... Et donc là, maintenant, on dit : « Non-non-non : les peuples opprimés, c'est un choix d'organisation culturelle ! »

Ca donne ce défilé extraordinaire, peut-être vous l'avez vu ? Moi, j'étais invité, j'étais aux premières loges. Ca s'appelait : « Les Tribus Planétaires ». Vous comprenez : ça, ça veut dire qu'il n'y a plus des universels d'ordre de grandeur ! Il n'y a plus que des tribus planétaires posées les unes à côté des autres ! Et chaque pays était représenté, caricaturé, par son signe culturel le plus rigolo, le plus évident. Les Noirs, l'Afrique, ils étaient tout nus, ils tapaient sur des tam-tam ! On n'a jamais vu de Noirs faire des études, devenir architectes, ça se saurait ! Tac, tac, tac ! Les Anglais étaient sous des trombes d'eau ! Parce qu'il pleut toujours en Angleterre... Je n'ai pas vu le char belge, mais je n'ai pas de mal à l'imaginer : ça devait être une grande frite, ou je sais pas quoi... Voilà, c'était comme ça la célébration du bicentenaire de la révolution ! Façon culturelle... façon culture... Terrifiant.

Et le ministère de la culture a servi à ça. Surtout, il a été un formidable vecteur de modernisation du travail et du nouveau management du capitalisme, à travers la vision de l'artiste, du créateur indépendant... Je ne sais pas si vous avez connu ça, dans les années 70, quand on travaillait avec des enfants, ce qui comptait, c'était l'expression, le parcours d'expression. Et on disait toujours : le résultat final n'a pas d'importance ! On disait : il faut qu'ils s'expriment ! Après 1980, c'est le résultat qui compte et il faut que ce résultat soit de qualité professionnelle.

C'est un des critères de la définition marxiste de la marchandise.

Une marchandise est un bien ou un service réalisé dans des conditions professionnelles qui teste sa pertinence sur un marché avec des biens ou des services équivalents »

Et ce ministère va mettre en avant la notion *d'art contemporain* : la droite est moderne, la gauche est contemporaine. Contemporain, c'est beaucoup plus moderne que moderne ! Contemporain, c'est « tout de suite, maintenant ! » et dès que c'est dépassé de dix minutes, c'est complètement cuit : ça n'a plus aucun intérêt, c'est ringard-grave, quoi ! Ca, ça valorise un des critères du capitalisme qui est l'innovation permanente, la rotation de la marchandise...

Le capitalisme, c'est une rotation permanente des marchandises. Donc, le ministère de la culture chez nous paie, de l'innovation... Rien d'autre.

Une autre idée, j'en ai parlé, c'est celle de la *liberté d'expression*... Pas difficile, quoi, mais bon ça marche ! le ministère de la culture est là pour nous faire croire que l'on est en démocratie, sans que l'on ait besoin de nous en occuper. Vous allez me dire qu'il finance de la contestation alors ???non, non, pas du tout...il finance de la provocation cucul rigolo-décadente, et cela prouve que l'on est en démocratie. Un état totalitaire ne financerait pas une danseuse contemporaine (Pina Baush) pour faire balancer à ses « danseurs » et s'écraser 20.000 pommes contre un mur pendant une demi-heure. Un état totalitaire les donnerait à manger à son peuple. C'est la preuve qu'il serait totalitaire car utilitaire. Un démocratie les donne à une chorégraphe pour en faire un chorégraphie cucul-rigolo-régresso-décadente, ce qui est la preuve que c'est une démocratie.

Ca finance quoi encore ? Ah oui, un truc très important ! Donc s'il reste encore quelques marxistes dans la salle... C'est l'idée - c'est un des rêves du capitalisme ! - de fabriquer de la *valeur* sans fabriquer de la *richesse*... Le rêve du capitalisme, c'est de se passer du travail humain. C'est de gagner du fric ! Avec l'art contemporain, vous avez cet artiste qui déchire des petites nappes en papier dans tous les hôtels où il passe, il signe et il expose ses petites déchirures comme ça, à New York... Et c'est coté en bourse ! Ca se vend atrocement cher ! « C'est-coté-en-bourse ! » Donc, vous comprenez bien que c'est une façon pour le capitalisme de fabriquer une valeur immédiatement sans passer par la richesse, c'est-à-dire le travail humain ! Magique !

Ca privilégie évidemment, le créateur individuel, non pas celui qui s'organise collectivement ! Ca, c'est que veut le management patronal depuis les années 70 ! Ca privilégie à travers la liberté du créateur absolu, c'est-à-dire la liberté du patron : il organise ce qu'il veut !

Bon, je ne vais pas passer la nuit dessus, vous avez compris en gros...

Et ça va marcher avec des langages. Ca va enrôler la gauche bêtement - j'en ai fait partie - dans des croisades pour la défense de la liberté du créateur, le développement culturel, la rencontre avec l'œuvre...des choses comme ça... Et c'était mon métier de faire croire à ces âneries.

C'était mon métier avant que je rencontre Christiane Faure. Et c'est pour cette raison que j'organisais des colloques...

Je vous demande donc solennellement l'autorisation d'enfiler mon costume de prophète - c'est un vrai costume de prophète, c'est pas un faux ! - il a vraiment prophétisé celui-là, dans les banlieues !

(il enfle un costume gris en lin et une chemise grise)

Comme c'est la droite en ce moment chez nous, c'est une chemise. Si c'était la gauche, je veux dire les socialistes, ça serait un polo noir trois boutons fermés. Ca, ce sont des trucs que vous décidez vite : la gauche c'est un polo noir trois boutons, la droite c'est une chemise...

On va imaginer qu'on est dans un colloque organisé par le ministère de la culture. Un colloque d'une ville, d'une commune... organisé avec le ministère de la culture. Alors, si c'est un colloque organisé par le ministère de la culture, le costume est en lin froissé gris souris. N'allez jamais-jamais dans un colloque du ministère de la culture en France avec des vêtements repassés ! On vous dirait tout de suite : « Mais qu'est-ce que c'est que ce travailleur social ? Qu'est-ce qu'il vient faire là ? Qui est-ce qui a invité un éducateur spécialisé ? Enfin, c'est quoi ça ? »

A l'inverse, si vous allez avec ce genre de vêtement dans un colloque de la protection judiciaire de la jeunesse, tout le monde va vous regarder : « Qui a invité un culturel ? Qu'est-ce qu'il fait là ? » Les chaussures sont des Campers neuves. Pourquoi ? Parce que c'est la seule marque

de chaussures dans le catalogue duquel il n'y a pas une seule godasse mais que des œuvres d'art ! Donc, la direction des affaires culturelles le sait ! Donc, Campers = subvention ! Voilà !

Dans un colloque organisé par une ville, le maire exige toujours que l'animateur soit un animateur célèbre d'un jeu télévisé. Je vais vous faire... - il est facile à reconnaître, c'est le seul qui a un costume avec une chemise blanche et une cravate ! – alors, je vais vous le faire avec le nez rouge, simplement...

(il met le nez rouge de clown)

Comme j'expliquais hier, la convention du clown interdit qu'on mette le nez rouge en face du spectateur, tandis que la convention du théâtre interdit qu'on tourne le dos au spectateur !

le colloque

(il ramasse els cartons blancs sur la table et interpelle le public)

Bien, bien, bien, bien, bien, bien ! Mesdames et Messieurs, s'il vous plaît, on va commencer ! S'il vous plaît, descendez, c'est ridicule : vous êtes tous dans le fond ! Descendez, remplissez les premiers rangs ! Mesdames et Messieurs, s'il vous plaît, venez : ce sont des sociologues, ils ne vont pas vous manger ! ha, ha, ha !

Il est temps qu'on commence ce colloque sur « Le développement culturel et le développement social associé à un développement économique pour un véritable développement local ». Il n'y a plus qu'une heure avant qu'on rende les lieux et nous avons trois tables rondes de dix-sept intervenants chacune ! Alors, s'il vous plaît, il faut qu'on commence ! Nous avons sacrifié au traditionnel quart d'heure Bruxellois, ha, ha, ha !

Mesdames, Messieurs, contrairement à ce qui était annoncé sur vos plaquettes, Monsieur le Président de la région ne sera pas des nôtres. Il a été appelé à une réunion très-très importante au cabinet. Il m'a promis qu'il reviendrait cinq minutes avant la fin, pour faire la conclusion de VOS travaux !

Une première table ronde est intitulée « Développement culturel et développement local », avec une assez belle parité - je tiens à le faire remarquer – hommes-femmes, puisque nous avons ce soir, avec nous :

le directeur de la caisse des allocations familiales avec sa charmante secrétaire, ainsi que cinq directeurs de centres sociaux et leurs cinq délicieuses animatrices-danse ! Le premier intervenant s'appelle Monsieur Franck Lepage !

Monsieur Lepage, je lis pour ne pas me tromper, vous êtes « Directeur chargé du développement culturel de la communication des actions de prospectives et de formation à la fédération nationale laïque pluraliste co-gestionnaire démocratique de la jeunesse sociale civique, culturelle solidaire citoyenne de France » et vous nous parlez de développement culturel pendant cinq longues minutes.

(Il va s'asseoir à la table et enlève le nez rouge)

Dans un colloque, Mesdames et Messieurs, il y a deux ou trois choses à savoir. Première règle : vous allez dans un colloque pour être d'accord. Ca, c'est essentiel. Vous allez dans un colloque pour manifester que vous êtes en plein accord avec le pouvoir qui organise le colloque, sinon vous n'auriez aucune raison d'aller dans un colloque.

Vous m'évitez le gag de débutant débile du genre « Je ne suis absolument pas d'accord avec ce que vient de dire Edgar Morin ! »

Vous ne faites pas ça, d'accord ?!

Vous pouvez avoir besoin d'être en désaccord avec un intervenant si - et seulement si ! – cet intervenant bénéficie d'un contrat de recherche avec la commune et que vous voulez lui voler ! Et que vous vous êtes déjà entendu avec le maire (bourgmestre) ! Et que c'est quasiment acquis !

Auquel cas : oui, vous pouvez liquider le gars en public ! Vous pouvez faire ce cadeau au pouvoir. Ca ne se fait pas du tout en disant : « Je ne suis pas d'accord ! » Ca se fait comme ça, vous dites : « Mesdames, Messieurs, Monsieur le maire (bourgmestre), Monsieur le représentant de la région, je suis tout à fait d'accord avec ce qu'a dit l'intervenant précédent. Simplement, comme il a manqué de temps, il n'a pas pu revenir sur cette notion qui à moi me paraît essentielle... »

Et là, le type est... fini

Vous avez deux entrées en matière très rassurantes, c'est ce que l'on appelle la convention. C'est-à-dire que tout le monde décode tout de suite !

Vous avez la première, la plus rassurante. C'est : « Monsieur le maire, Monsieur le représentant du conseil général, Mesdames, Messieurs, je voudrais revenir, dans le temps qui m'est imparti, sur une notion qui me paraît essentielle... » Alors, vous n'avez pas vu passer le truc, c'est le mot « revenir » ! Ca veut dire que vous n'allez rien dire de nouveau - ça, c'est très-très-très rassurant : vous n'êtes pas là pour dire des nouveautés, ça angoisse tout le monde !

Vous avez une deuxième entrée en matière très-très pratique, c'est « au fond ». Comme son nom l'indique, elle commence par « au fond ». Elle est modulable, c'est ça qui est bien ! Par exemple, vous imaginez un colloque du ministère de la culture sur « Violences et banlieues »... Vous dites : « Au fond, Mesdames et Messieurs, il faudrait se demander si la question de la violence dans les banlieues est un problème de délinquance... Est-ce que ça ne serait pas, plus profondément, plus simplement, un problème de nature culturelle ? »

Ca marche très bien.

Vous imaginez le même colloque, le même thème, mais par le ministère de l'intérieur ou de la justice... Vous direz évidemment : « Mesdames et Messieurs, au fond, on peut se demander si la question de la violence dans les banlieues est un problème culturel... Est-ce que ça ne serait pas plus profondément, plus simplement, un problème de délinquance ? »

Ca marche très bien.

Vous avez besoin, pour faire votre communication, d'une dizaine de mots qui ne veulent strictement rien dire ! Une dizaine de concepts opérationnels...

Je vous ai préparé une communication à seize mots. C'est tout à fait exceptionnel : je le fais pour le spectacle ! Vous n'avez jamais, jamais, besoin de faire un truc pareil dans un vrai colloque ! Parce que vous n'êtes pas là pour faire passer le maire pour un imbécile... Le maire, lui, utilise en général quatre, voire cinq mots, à tout casser : développement local, partenariat... Enfin bref.

Chez nous, le préfet utilise deux mots : république et sécurité.

Donc, vous avez besoin d'une quinzaine de mots. J'espère que vous me faites confiance ?

(Il bat les 16 cartons comme un jeu de carte, coupe, recoupe, rebat et les pose devant lui. Puis il tire les cartes une par une pour prendre connaissance du mot, et construit un discours de la façon suivante :)

« Monsieur le maire, Monsieur le représentant du conseil régional, Mesdames, Messieurs, je voudrais revenir, dans le temps qui m'est imparti sur une question qui me paraît essentielle.

- Et cette question, c'est la question du **lien social**,
- que je voudrais mettre en rapport avec la question, **du partenariat**.
- Si, comme on peut le penser, à l'heure où nous estimons qu'il faut mettre en œuvre..... des **médiations**
- Qui prennent en compte..... les **acteurs**,
- c'est-à-dire à l'heure où l'espace du **local**
- est devenu l'espace d'une authentique **participation**
- Alors, alors la question de **l'évaluation**
- dans l'espace, désormais définitif de la **proximité**,
- nous impose, lorsque nous passons des **contrats**
- à l'heure de la **mondialisation**,
- de mettre en place un véritable **diagnostic partagé !**
- Sans quoi, ce que nous appelons **« développement »**
- et dont nous voulons qu'il prenne en compte les **habitants**
- n'entraînerait en définitive aucune **démocratie**
- aucune **citoyenneté**
- Et c'est pourquoi, nous devons prendre en compte tout cela lorsque nous demandons aux gens de monter des **projets**.

(Quelque soit l'ordre des mots, la phrase semble faire sens...il bat, rebat et recoupe le tas de cartes-mots, les pose devant lui et recommence une seconde fois)

Mais je voudrais dire tout de suite une deuxième chose. Cette deuxième chose, c'est que, comme l'a fait remarquer l'intervenant précédent, à juste titre, si la question du **partenariat** dans un processus de **développement** doit prendre en compte nécessairement la question de **l'évaluation** au plan local, dans un souci de **lien social**, alors c'est une authentique **médiation** que nous devons trouver dans nos **projets**.

C'est-à-dire que la question de la **citoyenneté** est désormais la question centrale de la **démocratie**, à l'heure de la **mondialisation**. Et lorsque nous passons une logique de contrats dans l'espace de la **proximité** - cette logique de **contrats** que nous passons avec les **acteurs**, c'est-à-dire en définitive : les **habitants** - et bien, elle doit se fonder sur un vrai **diagnostic partagé** qui n'est rien d'autre en définitive que la question de la **participation** ! »

A ce stade, Mesdames et Messieurs, dans un colloque, on passe la parole à la salle pour les questions.

Il faut que vous sachiez que, dans un colloque, il n'y a jamais de première question. Il y a toujours un grand silence et on passe tout de suite à la deuxième question.

La deuxième question n'est pas une question : c'est une intervention d'un président d'asbl qui est là depuis vingt-cinq ans sur le quartier et qui veut faire comprendre que sa place devrait être à la tribune et qui va nous refaire dans un ordre différent cette intervention !

Puis commencent les « questions » !

(il descend vers le public et fait tirer deux cartes à un volontaire qui accepte de poser une question avec)

Le spectateur : je voudrais savoir comment vous articulez **lien social** et **mondialisation** ?

C'est une excellente question, monsieur et je vous remercie de l'avoir posé, je dirais même que c'est la question centrale. Mais plutôt que de vous répondre moi-même j'aimerais bien savoir ce qu'en pense la salle ?

(il fait tirer la réponse en deux cartes à un autres spectateurs)

Le spectateur répondant : Moi je pense que c'est la question de la **participation** des **habitants** qui est la clé du problème.

Absolument monsieur, je n'aurais pas pu le dire mieux, c'est exactement cela le problème.

(il remonte sur scène)

Dans un colloque, vous n'êtes jamais à l'abri qu'un énergumène se soit glissé dans le colloque – et qui utilise encore des mots qu'on avait pourtant retirés de la circulation ! Facile à reconnaître : en général, c'est un barbu.

(il pose le premier jeu de cartes et se saisit du deuxième jeu, dont il tire une première carte au hasard)

Le type se jette sur le micro et vous en balance une du genre : « Euh... moi, je voudrais comprendre comment, en tant que sociologue, ça se fait que vous n'avez pas du tout une seule fois parlé de la **lutte des classes** ? »

Alors, il vous faut tuer ça dans l'œuf tout de suite ! Ce genre de mots redonne aux autres l'envie de penser tout de suite ! C'est complètement contagieux, complètement contagieux ! Si vous ne faites rien, ça va continuer comme ça !

En général ce que l'on fait - il faut réagir vite ! - on dit : « Monsieur, écoutez, j'entends votre question, simplement je ne souhaiterais pas y répondre moi-même... Je préférerais que ce soit la salle qui vous réponde ». Alors là, comme tout le monde est venu pour montrer au maire qu'ils sont d'accord avec lui pour encaisser l'argent public, ils vont s'occuper de lyncher le type à votre place ! Et je vous assure que plus personne ne lui adressera la parole au moment du kir royal !

Si vous n'avez pas le temps de réagir, un deuxième zozo se jette sur le micro et alors là, c'est la totale :

(il tire une à une le reste des cartes)

« Oui, je suis tout à fait d'accord avec ce que vient de dire le monsieur ! Et d'ailleurs, je voudrais savoir si, pour vous, la notion de **domination**, ça veut dire encore quelque chose ? En quelque sorte, ils doivent s'acheter des chaussures de 250 euros, mais pour vous, est-ce que ce n'est pas de **l'aliénation** dans la consommation ? Et puis alors, il y a quand même encore un problème ! C'est que je voudrais savoir si, pour vous, vous pensez que dans les entreprises, il y a encore de **l'exploitation** ? Et puis, surtout si pour vous la **révolution** est encore à l'ordre du jour ? »

Vous avez un problème.

Le maire vous regarde, tout le monde veut savoir comment vous allez vous sortir de là...

Vous avez deux façons de vous en sortir.

La première n'est pas la plus élégante. Elle consiste à faire rire la salle aux dépens de l'intéressé. On dit une chose du genre : « Ecoutez, Monsieur, je suis sincèrement inquiet quand j'entends les termes que vous utilisez. Moi je ne sais pas, mais j'imagine que, comme moi je l'espère, vous vous réjouissez de la chute du mur de Berlin ! Je suppose, Monsieur, que vous n'échangeriez pas votre Renault Espace contre une Trabant, dont on reconnaît le conducteur au fait qu'il a les deux bras bronzés... ? Ou votre Laguna contre une Skoda dont les vitres chauffantes sont à l'arrière pour qu'on aie les mains au chaud quand on pousse en hiver ? Ou votre Citroën C5 contre une Lada dont la seule différence avec le sida, c'est qu'une Lada on peut toujours essayer de la refiler à quelqu'un, on n'y arrivera pas ? »

Les gens rigolent, vous regardez le maire, s'il fait « Hum...hum...hum... », c'est que c'est très bon : le type est cuit ! Pareil : plus personne au kir royal.

Il y a une façon plus élégante de le faire, je ne vous le cache pas, c'est de dire : « Ecoutez, Monsieur, je ne vais pas me dérober à la question. Je connais les mots que vous venez d'utiliser, je les ai moi-même utilisés autrefois. Simplement, Monsieur, moi je suis sociologue. J'observe le monde tel qu'il est. Je ne suis pas philosophe, je ne parle pas du monde tel qu'il devrait être. Et je crois, Monsieur, qu'on ne peut pas penser les problèmes d'aujourd'hui avec les catégories d'autrefois ! »

Mesdames et Messieurs, je ne sais pas si vous avez remarqué l'absurdité totale de cette phrase... Si on ne pouvait pas « penser les problèmes d'aujourd'hui avec les catégories d'autrefois », on ne pourrait plus penser du tout ! On ne pourrait plus utiliser Freud, Nietzsche, Platon, personne !

Vous comprenez bien que cette phrase veut dire : « Monsieur il est malséant d'utiliser le marxisme aujourd'hui ! » C'est la seule critique efficace du capitalisme à ce jour et voilà, ça on ne doit plus utiliser ! Tout le reste oui, mais pas ça ! C'est ça que ça signifie : on ne doit plus penser les problèmes d'aujourd'hui avec les catégories d'autrefois !

« Monsieur, moi, je suis sociologue, j'observe le comportement des acteurs. Et j'observe que les acteurs - c'est-à-dire vous, Mesdames et Messieurs - vous ne faites plus guère allusion à ce genre de vocabulaire. Et donc, je ne vois pas pourquoi, nous autres sociologues, devrions continuer à utiliser un langage qui ne fait plus sens pour les acteurs sociaux eux-mêmes ! Alors, Monsieur le maire, je ne sais pas si dans votre belle ville, les acteurs qui vous demandent des subsides le font pour s'occuper des *aliénés* de votre commune ? »

Alors, le maire fait comme ça : « Hum...hum...hum... » ! Ca, c'est très bon !

« Mais enfin, Mesdames, Messieurs les acteurs, recommencez à utiliser ce langage et vous verrez que nous autres, les sociologues, nous vous suivrons ! Mais ne faisons pas les choses à l'envers, ne mettons pas la charrue avant les bœufs ! »

Monsieur, vous vous moquez de moi, nous sommes dans un colloque - c'est de bonne guerre, je ne vous en veux pas – simplement, permettez-moi de vous raconter la petite chose suivante : deux sociologues de mes amis, dans un livre dont le titre devrait vous séduire, « Le nouvel esprit du capitalisme¹ », se sont mis en tête de traquer les raisons culturelles qui font que nous acceptons le capitalisme, alors que nous en comprenons les dégâts, alors que nous avons été capables de mettre fin au communisme !

Ils se sont mis dans la tête une idée très curieuse, qui est que la théorie du capitalisme se trouve dans les ouvrages de management ! C'est-à-dire qu'en fait, leur idée, c'est que le management - en accord avec vos idées, Monsieur ! - c'est la théorie de l'exploitation ! C'est-à-dire : apprendre à nos futurs directeurs à nous exploiter ! C'est ça, le management ! Ils se sont mis en tête de rentrer dans un ordinateur quatre-vingt-dix ouvrages de management de l'année 1960, puis quatre-vingt-dix ouvrages de management de l'année 2000. Et ils ont lancé leur logiciel d'analyse du langage pour voir quels étaient les mots qui arrivaient dans quel ordre...

Alors, Mesdames et Messieurs, en 1960, le mot le plus souvent cité dans quatre-vingt-dix ouvrages de management est le mot « hiérarchie ».

¹ Allusion à l'ouvrage de Luc Boltanski et Eve Chiapello. Le nouvel esprit du capitalisme ; Paris Gallimard 1999.

A cela, rien que de bien normal : on voit bien pourquoi il faut apprendre à nos futurs dirigeants à raisonner en terme de hiérarchie.

Alors je vous pose la question : selon vous, combien de fois le mot « hiérarchie » apparaît-il dans quatre-vingt-dix ouvrages de management de l'année 2000 ?

ZERO fois !

Mesdames et Messieurs, le mot « hiérarchie » a disparu de la théorie du capitalisme ! Je vous pose alors cette question complémentaire : selon vous, la hiérarchie a-t-elle disparu des entreprises ?

Parce que si comme moi, vous pensez qu'elle n'a pas disparu et qu'à bien des égards elle s'est renforcée - mais qu'on ne peut plus la nommer comme hiérarchie ! – alors, on ne peut plus la penser comme hiérarchie ! Et le syndicalisme a un problème !

Parce qu'autant on peut mobiliser un collectif de travailleurs contre une hiérarchie, autant il est extrêmement improbable de lancer des individus à l'assaut de ce qui tient lieu aujourd'hui de hiérarchie...

Et selon vous, quel est le mot qui arrive « number one » en tête de quatre-vingt-dix ouvrages de management de l'année 2000 ?

(Public) Participation, solidarité, réussite...

Mesdames et Messieurs, je vous présente notre ennemi : le « projet » !

(il retourne la carte marquée PROJET)

Si nous ne parvenons pas à combattre ça, nous sommes foutus ! Nous sommes foutus, parce que ce satané mot - qui est tellement positif par ailleurs ! - ce satané mot a tellement colonisé nos façons de penser en vingt ans - c'est un mot récent - que nous ne parvenons plus à penser en dehors de lui !

Nous estimons que les jeunes doivent avoir des projets. Nous disons de certains jeunes qu'ils n'ont pas de projets. Nous estimons que les pauvres doivent faire des projets ! Les gens le plus en difficulté, pour se projeter dans l'avenir, on leur demande des projets !

Les seuls à qui on ne demande pas de projets, ce sont les riches.

Nous estimons qu'il nous faut avoir un « projet de vie ». Manifestement « vivre » ne suffit plus ! Nous devons transformer notre propre vie en un processus productif ! Parce que ce mot, Mesdames et Messieurs, est un mot qui transforme tout ce qui bouge en un produit ! C'est-à-dire en une marchandise. Des choses qui, jusqu'à maintenant, échappaient à la logique de la marchandise - du social, de l'éducatif, du culturel... - à partir du moment où on les fait sous cette forme-là...

Cela signifie qu'au lieu de travailler dans un quartier sur huit ans, dix ans, douze ans - ce que nous faisions dans les années 1960, quand on était éducateur ! – aujourd'hui, on réunit un groupe de jeunes... Avec eux, on monte un « projet ». Ce projet dure un an. On défend ce projet en échange d'une subvention, en concurrence avec d'autres porteurs de projets. Ce projet n'est pas fini, qu'on est déjà en train de préparer le projet suivant pour obtenir la subvention suivante.

A partir du moment où l'on fait ça, Mesdames et Messieurs, on rentre dans la définition marxiste de la marchandise.

La marchandise, c'est un bien ou un service réalisé dans des conditions professionnelles, qui teste sa pertinence sur un marché en concurrence avec d'autres biens ou services équivalents. Et bien, Mesdames et Messieurs, le mot « projet » est un mot qui, insidieusement, transforme notre vie en un processus de marchandise.

J'aimerais parler avec vous des heures encore, simplement même les révolutionnaires sont obligés parfois de respecter les horaires !

Musique très triste, très mélodramatique : 5 minutes. Par exemple : Gounod : Judex extrait de « mors et vita »)

Mesdames messieurs je voudrais avant de vous laisser, vous dire la chose suivante : le capitalisme est une saloperie !

Mais ça, vous le savez déjà. C'est une saloperie à cause du trou dans la couche d'ozone, à cause des milliards de pauvres dans le monde, des missions de chômeurs dans la France qui est le 4^{ème} pays le plus riche du monde, de la violence partout et du pillage de l'Afrique ;..tout cela, vous le savez...

Mais c'est une saloperie pour une autre raison : ce foutu système parvient à se faire aimer et désirer par nous alors même que nous

croyons le défendre, et il utilise pour cela des astuces de langage qui enrôlent notre générosité à son service.

De femmes et messieurs, lorsque nous croyons nous battre pour la liberté du créateur, pour la défense de la création, pour le développement culturel, pour la restauration du lien social, nous enrôlons notre générosité ou services du capitalisme.

Mesdames et Messieurs, on nous a volé des mots, et on nous a fourgué à la place de la camelote, de la verroterie, de la pacotille.

Je voudrais bien que quelqu'un ici m'explique ce que c'est que le lien social ? je voudrais que quelqu'un me dise qui détruit du lien social entre le patron de Michelin qui licencie 7000 pères de famille-là même année où il a établi des bénéfices records, ou bien le fils de l'un de ses pères de famille -- une voiture sur le quartier avec cinq clés ? Qui dans ce quartier détruit du lien social ? Et qu'est-ce que c'est que ce lien social qu'il nous faudrait restaurer sinon de l'ordre au service du capitalisme ?

(il lève les yeux vers le plafond)

Tout cela, c'est un peu à cause de vous Mlle faure. Avant de vous rencontrer, je croyais à ces mots. Ils ne me posaient pas de problème. J'étais bien. Et puis vous m'avez raconté votre histoire, vous m'avez expliqué ce que vous aviez tenté de faire après Auschwitz, et ce que l'on avait fait avec ce que vous aviez tenté de faire. Vous m'avez raconté l'histoire du ministère de la culture.

Et puis vous êtes mortes, trois ans plus tard. Et maintenant, Mademoiselle, moi, qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je fais de cette histoire que vous n'avez racontée ? qu'est ce que je fais avec cet héritage ? qu'est-ce que je fais de ces petites graines que vous m'avez données ?

Mademoiselle, je suis venu à Bruxelles pour semer ces petites graines. Je ne sais pas si quelqu'un parviendra à en faire un oignon, mais en tout cas je suis venu dans cette ville pour prononcer votre nom à haute voix.

Mademoiselle, je voulais vous remercier de m'avoir reçu et de m'avoir confié votre histoire. Je voulais aussi vous demander pardon de vous avoir appelé Monsieur. J'aurais préféré que vous me laissiez vous enregistrer.

Je ne suis pas d'accord avec vous quand vous m'avez dit : « l'éducation populaire Monsieur cela intéresse plus personne aujourd'hui, ils n'en ont pas voulu. Je crois que vous vous êtes trompée Mademoiselle, regardez, ils sont plus d'une centaine, ils sont restés jusqu'au bout. Je peux vous assurer que pas un seul n'osera, en tout cas pas devant moi, prononcer le mot projet.

Vous m'avez raconté un jour que vous étiez allée dans le désert pour lire un livre à des Arabes, « le vieil homme et la mer », et que vous aviez fait 200 km en plein soleil pour cela. Et je vous ai demandé pourquoi vous aviez fait une chose pareille alors que rien ne vous y obligeait.

Vous m'avez regardé avec un air tellement triste, désespérés, et vous m'avez dit : mais Monsieur, l'ardeur, ça compte ? Non ? Ça ne compte pas, l'ardeur ?

J'ai trouvé cette phrase curieuse sur le moment. J'y ai réfléchi depuis... Je pense que vous aviez raison, Mademoiselle : l'ardeur, ça compte !

Il s'éloigne

Et puis, maintenant que vous êtes sous la terre, peut-être pouvez-vous m'expliquer... pour les oignons ?

Noir

Franck lepage
Meil ar Goff
29530 Landeleau
France

Tél : 06 07 11 06 05
Mail : franck.lepage3@wanadoo.fr

Une vidéo DVD de ce spectacle, (ainsi que le livre de ce texte) peuvent être commandés sur le site : <http://www.scoplepave.org/>

ou téléchargée sur internet à l'adresse : <http://www.radio-rouge.org/index.php/2007/02/19/209-incultures-petits-contes-politiques-et-autres-recits-non-autorises>